This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

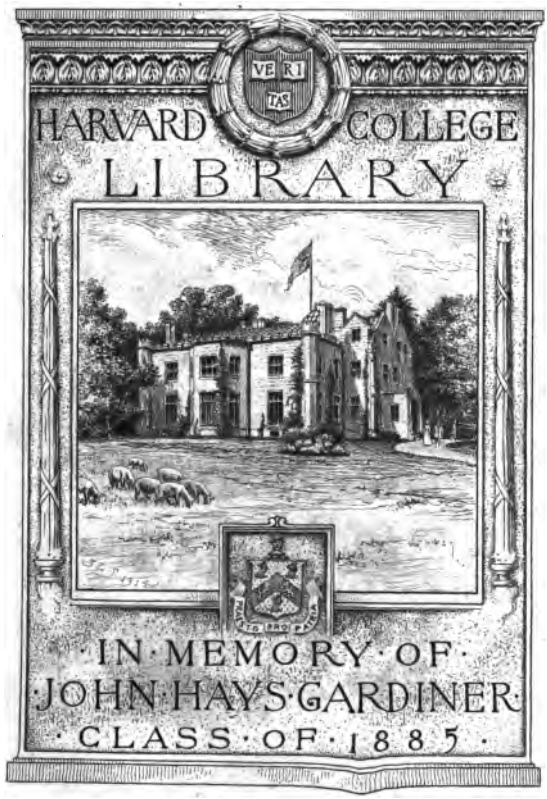
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER LIBRARY
HX 3EII H

Ger 2300.15.40



HARRASSOWITZ
LEIPZIG

CAMPAGNE DE 1870

LA

CAVALERIE FRANÇAISE

PAR

Le lieutenant colonel T. BONIE

PARIS
AMYOT, ÉDITEUR, 8, RUE DE LA PAIX
—
1871

CAMPAGNE DE 1870

LA

CAVALERIE FRANÇAISE

POISSY. — Typ. S. LEJAY et Cie.

CAMPAGNE DE 1870

LA

CAVALERIE FRANÇAISE

PAR

Le lieutenant colonel T. BONIE

D 154

PARIS

AMYOT, ÉDITEUR, 8, RUE DE LA PAIX

—

1871

Ger 2300.15.40

HARVARD COLLEGE
MAR 20 1923
LIBRARY

Gardiner fund

INTRODUCTION

INTRODUCTION

Depuis quelques années, l'opinion publique s'était vivement préoccupée de l'influence qu'exercerait sur les destinées de la Cavalerie, l'importance toujours grandissante de l'Infanterie et de l'Artillerie. Ces discussions, d'abord peu favorables à notre arme, en avaient singulièrement diminué le prestige ; puis une sorte de réaction s'était produite en sa faveur, et on s'était rendu compte que son concours serait comme autrefois

indispensable, si elle réussissait à se plier aux exigences modernes.

Cette nécessité était impérieuse, en présence d'une révolution générale comme celle qui bouleversait les armées européennes. Malheureusement, au lieu de se préparer avec ardeur, le comité qui nous dirigeait penchait vers l'immobilité, trouvait parfaits nos vieux règlements de 1829, et voulait, sauf quelques modifications insignifiantes, conserver la même tactique.

C'est au milieu de cette indifférence que l'heure du combat est venue sonner tout à coup, et nous avons dû reparaître sur les champs de bataille avec nos anciennes idées et nos vieux errements. Nous allons retrouver la Cavalerie, chevaleresque comme aux plus beaux jours de

son histoire; n'ayant rien appris, il est vrai, mais n'ayant rien oublié non plus, du patriotisme et de la bravoure de son passé. Constamment mal engagée dans cette dernière guerre, elle a néanmoins toujours chargé sans s'effacer et à visage découvert, malgré l'assurance de courir à une mort certaine et stérile.

Hélas ! ce sang partout si généreusement versé n'a servi qu'à sauver l'honneur des armes, sans jamais trouver la victoire pour récompense.

Moins brillant sous ce rapport, mais plus pratique s'est montré notre ennemi juré. Préparé dans l'ombre, il surgit avec un jeu nouveau qui nous a perdus. Pendant que nous discutions l'utilité de la Cavalerie, rejetant la rou-

tine, il profitait de la paix pour instruire merveilleusement la sienne. Aussi, son importance dans cette campagne a été d'un poids tel dans la balance, que la Prusse lui doit la préparation à coup sûr de ses succès inespérés. Nous laisserons pour le prouver la parole aux événements.

De l'aveu de tous, la cavalerie française a été sublime du courage, mais au-dessous de sa mission pour les services qu'on était en droit d'exiger d'elle. Il importe donc que son instruction subisse de profondes modifications. Nous allons les demander à l'expérience indiscutable des faits, en étudiant le rôle joué par la cavalerie ennemie et par la nôtre. Plus sûrement que toute hypothèse, les résultats obtenus traceront la route à parcourir.

Tel est le but du récit qui va suivre. Il est l'exposé fidèle des opérations concernant la Cavalerie dans la campagne de 1870.

PREMIÈRE PARTIE

Sommaire. — Passage pour la cavalerie du pied de paix au pied de guerre. — Armée du maréchal de Mac-Mahon. — Positions de combat. — Prélude des hostilités. — Cavalerie divisionnaire. — Combat de Wissembourg. — Bataille de Frœschwiller. — Retraite sur Châlons.

CAMPAGNE DE 1870

LA CAVALERIE FRANÇAISE

PREMIÈRE PARTIE

Sommaire. — Passage pour la cavalerie du pied de paix au pied de guerre. — Armée du maréchal de Mac-Mahon. — Positions de combat. — Prélude des hostilités. — Cavalerie divisionnaire. — Combat de Wissembourg. — Bataille de Frœschwiller. — Retraite sur Châlons.

I

PASSAGE DU PIED DE PAIX AU PIED DE GUERRE

Lorsque la déclaration de guerre fut officiellement portée à la Prusse, les régiments de cavalerie avaient reçu l'ordre de se mobiliser. Les vices de notre organisation furent promptement mis en lumière, et malgré

toute la bonne volonté, le zèle vint se briser contre des impossibilités matérielles.

Il est évident que pendant la paix les effectifs ne peuvent être maintenus sur le pied de guerre : ce système serait ruineux. Mais alors, il faut une combinaison qui permette de recevoir instantanément des réserves d'hommes et de chevaux, car autrement, la cavalerie qui doit être la pointe de l'armée pour l'éclairer au loin, sera la dernière prête, et fermera la marche au lieu de l'ouvrir. Or, au commencement de la campagne, non-seulement nous n'avions pas de réserves de chevaux, mais une partie de notre effectif se composait de poulains de quatre ans. Aussi ce fut à grand'peine qu'on parvint à compléter, par régiment, quatre escadrons à cent deux chevaux, qui tombèrent après quelques jours de fatigue, au-dessous de ce chiffre, minimun nécessaire pour répondre aux exigences du service.

Quant aux effets de campement, tels que bidons, gamelles, marmites, filets à fourrages..... etc., on ne les avait pas touchés, parce que les magasins

manquaient de tout. Aux demandes faites par les nouveaux arrivants, il était répondu que les premiers avaient tout pris, qu'on avait écrit à Paris, et qu'il fallait attendre les envois ultérieurs. Le temps se passait, les effets n'arrivaient point, et la troupe, ainsi que les officiers, étaient forcés de partir dépourvus des objets nécessaires. Même incurie pour les ambulances; on commençait à peine à les installer. Enfin, comme les généraux avaient à réunir les régiments épars qu'ils devaient commander, les diverses formations étaient interminables, tandis que l'ennemi s'avançait hardiment. On répétait bien que nous avions deux jours d'avance sur lui; seulement, comme il couronnait déjà nos frontières, les faits étaient par cela même en contradiction avec les paroles, et un vague pressentiment laissait entrevoir que nos renseignements étaient incomplets, que nous n'étions nullement préparés pour une lutte gigantesque, et que les opérations s'engageraient à la légère.

Mais il était trop tard pour songer à discuter; la guerre était déclarée, prêts ou non, il ne restait à tous qu'un parti à prendre, celui de faire vaillamment son

devoir. Aussi, suivant la coutume, on s'en remit au hasard pour le soin de tout arranger, et, plein d'insouciance, on se porta avec confiance au-devant de l'ennemi.

II

POSITIONS DE COMBAT

Au début des hostilités, l'armée française s'échelonne le long de la frontière, sur une étendue d'environ 160 kilomètres, formant un angle dont le sommet était à Wissembourg et dont les côtés s'appuyaient à Strasbourg et à Thionville.

Les Allemands s'avancent contre nous en trois masses. La première, commandée par Steinmetz et placée en arrière de la Sarre ; la seeonde, sous les ordres du prince Frédéric Charles, manœuvrait dans la vallée de la Moselle ; la troisième, ayant pour chef le prince royal de Prusse, s'appuyait à Rastadt. Ces trois armées, étant plus concentrées que les nôtres, devaient

naturellement essayer de percer notre ligne sans profondeur, et dès lors prendre l'offensive.

Il leur était nécessaire, pour jouer ce rôle à coup sûr, de s'éclairer au loin, d'être toujours en contact avec nous et de connaître exactement nos mouvements. Depuis longtemps la Prusse avait exercé sa cavalerie à remplir avec intelligence cette mission si délicate. En 1866, cette arme avait peu fait parler d'elle; mais comprenant toute son importance dans l'avenir, et combien son action devait grandir avec l'apparition d'une nouvelle tactique d'artillerie, elle s'était habilement préparée pendant cette dernière période de quatre ans pour agir à grande distance, nous épier sans cesse, et servir de rideau au reste de l'armée ; en un mot, elle était exercée à savoir masquer les siens et à surprendre les autres.

Si l'on veut obtenir ces résultats, il faut avant tout bien connaître le pays à traverser. Comment en effet parcourir vivement des chemins, et opérer avec chances de réussite, si l'on perd du temps à tâtonner sur les routes et à varier de direction ? Cette étude, l'ennemi la possède à fond. La lecture des cartes lui st aussi facile que celle d'un livre ouvert. Pour nous,

au contraire, c'est le brouillard. Au moment de partir, on avait distribué à un petit nombre d'officiers le tracé de l'Allemagne; quant à celui de notre pays, il n'en fut pas question. Chacun était censé le connaître, et comme on ne peut avoir présent à la mémoire tous les chemins de France, notre cavalerie devait forcément marcher à l'aventure, tandis que l'ennemi s'avançait sans hésiter.

C'est donc avec un vice radical d'instruction que nous entrons en campagne, il en résulte un désavantage masqué, et le courage le plus brillant sera stérile pour le compenser.

III

PRÉLUDE DES HOSTILITÉS

Dès le début de la guerre, la cavalerie allemande va nous prouver, par des coups d'essai sur la frontière de l'Est, son habileté et son intelligence. Avec une audace inouïe, elle quitte son territoire. Choisissant quelques cavaliers pour observer et bien voir, elle les lance sur notre pays. Au nombre de cinq ou six seulement, ils courent à toute vitesse, brisent les fils télégraphiques, et, couchés sur leurs chevaux, traversent les villages en frappant de stupeur les habitants. C'est une véritable image de la ballade allemande. Ils arrivent, passent comme le vent, et disparaissent de même pour rentrer chez eux.

Vers la fin de juillet, les premières escarmouches de cavalerie ont lieu. Le 28, un engagement se produit au nord-est de Sarreguemines, près du pont sur la Blies. Dans la nuit, des chasseurs bavarois poussent une pointe pour venir couper le chemin de fer de Sarreguemines à Haguenau.

Chaque jour l'ennemi recommence. Semblable à la mouche qui irrite, que l'on chasse et qui revient sans cesse, il est insaisissable. Ses cavaliers poussent la hardiesse jusqu'à descendre de cheval pour pénétrer dans les auberges. C'est ainsi qu'en Alsace, une reconnaissance faite aux environs de Niederbronn, par les cavaliers badois, fut surprise et attaquée par les nôtres. Deux officiers de dragons badois et un officier anglais furent tués. Mais peu importe ! pourvu qu'un seul échappe et retourne raconter ce qu'il a vu : le résultat que l'on cherchait a été atteint. C'est ainsi que la cavalerie allemande a débuté, en montrant tout d'abord qu'elle avait une confiance illimitée dans la hardiesse de ses hommes, ainsi que dans le fond de ses chevaux.

Étonnée de cette manière d'opérer, notre cavalerie veut chercher à s'y opposer, mais ne connaissant

point le sol ennemi, elle ne peut répondre de la même manière, et se borne à la surveillance de nos frontières. Quelques éclaireurs lancés à propos auraient suffi pour faire taire ce bourdonnement irritant et constamment renouvelé. Nous employons, au lieu de cela, des pelotons, des escadrons, et même des régiments pour observer le pays. Ainsi que dans la fable du lion et du moucheron, à la ruse, nous opposons la force, et, comme l'ennemi est insaisissable, avant les premières batailles la cavalerie désignée pour ce service est fatiguée en pure perte.

Vers la fin de juillet, les divisions d'infanterie placées sous les ordres du maréchal de Mac-Mahon quittent Strasbourg pour aller occuper leurs positions de combat, et trouvent en arrivant les régiments de cavalerie qui leur sont destinés. Ils forment deux divisions: l'une est commandée par le général Duhesme, qui a sous ses ordres les brigades de Septeuil (3e hussards, 11e chasseurs), de Nansouty (10e dragons, 2e et 6e lanciers), et Michel (9e et 10e cuirassiers): l'autre a pour chef le général de Bonnemain, qui commande les brigades Girard (1er et 4e cuirassiers), et Brauer (2e et 3e cuirassiers).

Sur ces onze régiments, six forment la réserve, le 7e manque et n'arrivera point, les quatre autres sont détachés près de l'infanterie, et composent la cavalerie divisionnaire.

IV

CAVALERIE DIVISIONNAIRE

Il importe de discuter ici le rôle de cette cavalerie; car c'était pour nous un essai nouveau sur lequel on avait fondé de grandes espérances. Mise à l'étude dans l'armée, cette théorie avait paru séduisante.

La cavalerie, abritée derrière des plis de terrain pendant l'action de l'infanterie, devait, disait-on, guetter l'occasion d'agir et de s'élancer sur l'ennemi dès qu'il commencerait à s'ébranler; puis le poursuivre si elle était victorieuse, ou revenir rapidement en arrière si elle éprouvait un échec.

La pratique n'a point justifié cette manière de nous employer; les obus venant tout fouiller, le défi-

lement derrière des plis de terrain était presque illusoire avant l'action. Quant à s'élancer sur l'ennemi, comme il nous écrasait avec son artillerie qui était placée à 3 ou 4,000 mètres, dans des positions inaccessibles à la cavalerie, il ne fallait pas songer à l'atteindre.

Ayant été personnellement attaché à une division d'infanterie, nous avons suivi avec attention les phases de cette mission, et nous avons trouvé qu'en dehors du service d'éclaireurs, l'emploi du reste de la troupe avait été presque nul et souvent gênant. Dès que les pelotons se rapprochaient du général, l'ennemi observait si rigoureusement le terrain, qu'il tirait à outrance, et il fallait éloigner et diminuer sensiblement l'escorte pour ne pas transformer le général en cible vivante.

Ajoutons également que nous étions réclamé tantôt par le général d'infanterie, tantôt par celui de cavalerie qui entendait ne pas perdre son autorité, et ces tiraillements continuels dans le commandement amenaient une incertitude fâcheuse pour atteindre un but sérieux.

Bref, nous nous résumerons en disant qu'étant

donnée une cavalerie comme la nôtre, inférieure en nombre à celle des autres puissances, le régiment divisionnaire est une force trop considérable. Un ou deux escadrons seraient bien suffisants, leur vrai rôle, suivant nous, est de relier les différentes troupes, et de mettre en communication constante les divers maillons de la chaîne qui constitue la ligne de bataille. Quant à la mission d'éclairer, elle ne peut être que partielle, locale et momentanée. Nous avons agi autrement pendant cette campagne, et nous n'avons guère à nous en louer.

Au lieu de monter un service spécial apte à donner d'une manière complète le moyen d'éclairer l'armée, nous avons pensé que chaque division d'infanterie, opérant pour son compte, le tout serait couvert par la réunion de ces actions isolées. Mais ces actions isolées sont loin d'être suffisantes; car alors, si l'une manque, le reste de la ligne n'est pas prévenu, et l'ensemble est compromis. Nous allons voir le fait se produire dans la journée du 4 août. Les divisions sont séparées, et la plus éloignée sera écrasée sans avoir été soutenue.

L'ennemi procède bien autrement. De la droite à

la gauche, toutes ses fractions sont reliées, et dès qu'un incident se produit, immédiatement il le connaît sur son front; il prend le contact avec nous, et ne le quitte plus, de sorte qu'il suit nos moindres mouvements, et dès qu'il voit le côté faible de nos positions, il en profite pour nous attaquer de suite. C'est ainsi qu'opérant à coup sûr, il va nous surprendre à Wissembourg.

V

COMBAT DE WISSEMBOURG (1)

Le 4 août, nos troupes campèrent sur les emplacements suivants. La 2e division (général Douai) était en pointe à Wissembourg; la 1re division (général Ducrot), se trouvait à Wœrth; la 3e (général Raoult) était en arrière; la 4e (général de Lartigues) avait quitté Strasbourg le même jour à 4 heures du matin, et était en marche vers Haguenau. La cavalerie occupait Soultz, Seltz, Haguenau et Brumath.

Étant données ces positions qui avaient l'inconvé-

(1) Ce travail ayant pour objet l'historique de la cavalerie, nous n'entrerons pas dans le détail des opérations relatives aux 3 armes pendant les différentes batailles : nous donnerons seulement le cadre qui motive l'entrée en scène de la cavalerie.

nient d'être très-séparées, le rôle d'une cavalerie vive et intelligemment instruite est facile à tracer.

D'abord éclairer, et bien couvrir la division qui est en extrême pointe, de manière à lui éviter toute surprise, car sans cela son isolement lui promet un désastre ; puis, relier les divisions par des cavaliers de manière à leur permettre de se porter à temps au secours de celle qui serait attaquée.

De l'idée passons au fait.

La 2e division, n'étant prévenue de rien, est surprise par les Prussiens, qui se présentent avec des forces écrasantes, et qui foudroyent avec une artillerie formidable nos malheureux soldats : 7,000 hommes sont aux prises avec 35,000. Le général Douai, arrivé en toute hâte, n'a que le temps en passant devant sa cavalerie de crier : — A moi mon escorte — puis il continue au galop, et quelques instants plus tard, voulant entraîner ses troupes décimées, il se lance bravement à leur tête, et avec un courage héroïque, se fait tuer plutôt que de céder du terrain. Les autres divisions, ignorant ce qui se passe, ne peuvent venir au secours de la fraction des nôtres qui lutte en déses-

pérée. Cette poignée d'hommes résiste à tout un corps d'armée et finit par être écrasée. Les 50e et 74e de ligne sont presque anéantis. La brigade Septeuil monte à cheval, mais ne trouve pas l'occasion de charger à cause des difficultés du terrain, et les bivouacs sont envahis par la cavalerie ennemie qui s'empare de tous les bagages.

Vers deux heures, le canon cesse de se faire entendre, et les débris de la 2e division se replient sur Lembach.

Cet exposé rend inutiles tous commentaires sur l'emploi de notre cavalerie. Son rôle négatif ne ressort que trop, et il serait pénible d'appuyer davantage.

Après ce combat, les Prussiens pénètrent sur notre territoire, suivent de près nos troupes en retraite, sans cependant les attaquer parce que le terrain est inégal et difficile, et dans la nuit du 5 au 6, le 1er corps d'armée se trouve réuni sur les hauteurs avoisinant Reichshoffen et Frœschwiller. Le temps est affreux; une tempête a éclaté et des torrents d'eau transforment en marais les prairies dans lesquelles nous campons; malgré cet ouragan les vedettes ennemies ne nous

perdent point du vue : vigilantes, elles étudient nos positions, rendent compte que nous ne sommes pas en nombre pour lutter, et permettent à leur armée de tout disposer pour une attaque au point du jour.

VI

BATAILLE DE FRŒSCHWILLER

Le 6 août, le corps d'armée du maréchal de Mac-Mahon est établi sur le versant oriental des Vosges. Il occupe les hauteurs comprises entre Frœschwiller, Wœrth, Elsashausen et Gunstett. La gauche s'étend jusqu'à la vallée de Jœgerthal, et la 4e division forme à la droite une ligne brisée avec la 3e. C'est le côté faible, parce qu'il a chance d'être tourné. Aussi la brigade Michel (8e et 9e cuirassiers) est-elle placée en soutien derrière cette aile. La division Bonnemain (1er, 2e, 3e et 4e cuirassiers) est massée en réserve derrière la 2e division d'infanterie, ainsi que la brigade Septeuil (3e hussards et 11e chasseurs).

L'armée du Prince Royal de Prusse était placée de manière à nous attaquer de trois côtés à la fois. Ses positions étaient très-fortes, et défendues par de nombreuses et inexpugnables batteries, établies sur les collines qui nous dominent; cette armée formait une ligne convexe avec les Bavarois à droite, les Wurtembergeois au centre, et les Prussiens à gauche; la cavalerie était à Soultz.

Au point du jour, les avant-postes ennemis ouvrent le feu. La cavalerie française n'ayant rien éclairé, le maréchal de Mac-Mahon ignore que, pendant la nuit, des troupes ennemies sont venues tripler les forces qu'il pourrait avoir à combattre, et, croyant à une simple démonstration, il accepte la bataille.

Notre aile gauche est assaillie par les Bavarois, qui sont maîtres des bois à droite de Neewiller. Au centre et à la droite, les Allemands attaquent avec une artillerie formidable. Vers onze heures, 14 batteries canonnent Wœrth, et l'infanterie ennemie s'avance pour s'emparer du village. Des femmes éplorées, des enfants épouvantés s'enfuient en criant : — Courez à notre secours, l'ennemi pénètre dans les rues! — Alors, les zouaves et les turcos entrent en scène. Nous les voyons

descendre les collines, traverser les prairies et marcher avec le calme et l'ordre habituel sur les champs de manœuvres. Une pluie de feu s'abat sur eux pour leur barrer la route. Les hommes tombent, les intervalles se referment, et la marche n'est point ralentie. En arrivant au village, les turcos poussent leur cri de guerre et se précipitent en même temps dans les rues. Une lutte acharnée se livre, les premiers rangs sont fauchés par la mitraille, les cadavres s'amoncellent, le terrain est disputé pied à pied, nos soldats se font tuer sur place, et enfin, écrasés sous le nombre, ils sont forcés de se replier. Gunstett nous est également enlevé. La division badoise se porte en avant, les Wurtembergeois ont l'ordre d'appuyer le mouvement; l'ennemi se dirige sur Frœschwiller, et toute l'armée est en marche contre nous. Le maréchal Mac-Mahon, au plus fort du danger, lance lui-même nos colonnes, mais les pertes sont telles que nous ne pouvons nous maintenir. Il devient nécessaire de faire appel à toutes nos forces, et la cavalerie du général de Bonnemain reçoit l'ordre d'entrer en ligne.

Le matin, en arrivant sur le plateau de Frœschwiller, cette division avait été placée en bataille sur

quatre lignes à demi-distance. Comme son action n'était pas imminente, on l'abrita dans un pli de terrain où se trouve la source de l'Eberbach, et elle était au début, aussi bien que possible, défilée de l'ennemi.

Vers onze heures, les obus arrivent en grand nombre, tuant des hommes et des chevaux; la division fit un mouvement à droite, et se trouva adossée à un bois. En avant, le terrain était mauvais et raviné, et sur la gauche, l'espace ayant été dégagé, on prit la formation sur deux lignes.

A une heure et demie environ, le Maréchal ayant fait demander une brigade, la première reçut l'ordre de partir, et gagna un pli de terrain en avant de la droite. La 2e brigade appuya également à droite; chacune d'elle se forma en colonne serrée. La première (1er et 4e cuirassiers) avait la droite en tête, et comme direction le village de Sparsbach.

Devant la division et un peu à gauche se trouvait l'infanterie qui essayait de se maintenir. Quand les positions ne furent plus tenables, la cavalerie fut lancée. Malheureusement, la configuration du terrain lui était très-contraire, et de plus l'ennemi, abrité dans des houblonnières, dans des clos de vignes en-

tourés de palissades, était impossible à atteindre; c'est donc en pure perte que les charges auront lieu, puisque l'objectif est nul, et qu'elles ne peuvent rencontrer aucune force à détruire. Malgré cela, le courage va se montrer en proportion du péril, et la certitude de l'insuccès ne l'ébranlera point. Le 1^er^ cuirassiers exécute à deux reprises des charges par escadron. Arrivé sur la crête, il reçoit le feu de l'ennemi sans pouvoir l'attaquer, puisqu'il est retranché, et revient après avoir perdu un grand nombre d'hommes et de chevaux.

Le 4^e^ cuirassiers reçoit l'ordre d'appuyer le mouvement. Espérant trouver un terrain plus favorable, il gagne deux cents mètres sur sa gauche, se lance comme le premier par escadron, parcourt un kilomètre, est criblé de projectiles sans voir l'ennemi, et, après avoir dépassé des houblonnières épaisses, il est reçu par un feu très-vif partant de la lisière des bois. Le colonel tombe blessé à la tête, et reste sur le terrain. Son régiment revient plus décimé encore que le précédent.

La 2^e^ brigade se rapproche pour remplacer la première, et charge sur un terrain absolument impra-

ticable. Outre les houblonnières, elle a devant elle un fossé bordé d'arbres coupés à cinq ou six pieds du sol, appointés, et formant ainsi un obstacle infranchissable pour de la cavalerie. Aussi la charge est-elle d'avance condamnée à l'insuccès.

Le 2e cuirassiers est lancé par demi-régiment. Son colonel est pris, 5 officiers sont tués, plusieurs blessés, et 129 hommes, ainsi que 170 chevaux, restent sur le sol. De plus, il faut compter 80 chevaux, revenus tellement blessés qu'ils sont presque tous morts les jours suivants à la suite des marches.

Enfin le 3e cuirassiers reçoit l'ordre à son tour d'entrer en ligne. La moitié du régiment est engagée, et charge comme le 2e. Pour cette fraction, les pertes furent également considérables. Le colonel de Lacarre eut la tête emportée, 7 officiers, 70 cavaliers et autant de chevaux furent tués ou blessés. Beaucoup d'officiers eurent leurs chevaux tués. Un lieutenant en perdit trois.

Tel fut le premier emploi de notre cavalerie pendant cette campagne. Comme on le voit, il a été sanglant et sans but déterminé, puisqu'on était lancé dans le vide avec la certitude de perdre du monde sans

pouvoir nuire à l'ennemi, qui était inabordable et le plus souvent invisible.

A la suite de ces charges infructueuses, toute l'armée prussienne exécute son mouvement en avant. Les villages de Frœschviller, de Wœrth sont en feu. Alzace-Hausen est pris. Vers deux heures, nous sommes en face de forces telles qu'il devient impossible de se maintenir. A ce moment, amenant des troupes fraîches, l'ennemi va donner le suprême effort qui doit faire pencher la victoire de son côté. Notre aile droite, ainsi que nous l'avons dit, n'était pas appuyée, c'est elle que l'on va tourner. Déjà dans le lointain, des têtes de colonne commencent à se montrer. Elles serpentent à travers les collines, et s'approchent en cheminant le long des bois. Leur nombre augmente sans cesse et elles atteignent enfin les lignes qu'elles viennent renforcer. Nous sommes pris de front, de flanc, et notre infanterie écrasée par la mitraille commence à flotter. Quelques fuyards se détachent, jettent de l'indécision parmi ceux qui n'ont pas cédé, et l'inquiétude se montre.

Il ne reste plus qu'un espoir pour sauver ces vaillantes troupes. La cavalerie placée à l'aile droite est

là, fraîche, sans pertes sensibles, et on va faire appel à son courage. Nous avons vu il y a quelques instants cette arme se dévouer sur un autre point de la ligne ; elle montrera de nouveau la même abnégation ; seulement, cette fois, le désastre sera complet, parce que les circonstances sont plus que jamais défavorables.

Comme aspect du terrain, on avait au premier plan un mamelon fortement incliné ; au pied se tenait la cavalerie qui attendait, abritée des feux, le moment de s'engager. L'autre versant, également en pente, aboutissait à une plaine parsemée de bois et de houblonnières. Un peu plus loin se trouvait le village de Morsbronn, dans lequel on pénétrait par une rue fort étroite formant à son extrémité un coude très-prononcé, puis menant à la campagne.

Ainsi, comme cadre : des bois, des maisons fourmillant d'infanterie, et des houblonnières semées de grandes perches, asile impraticable à la cavalerie, et donnant aux fantassins un abri commode et sûr pour viser à leur aise.

Exécuter une charge dans ces conditions, c'est courir à une mort certaine sans espoir d'obtenir un ré-

sultat. Chacun s'en rend compte; mais peu importe le sacrifice de la vie. L'honneur commande, il ne s'agit plus que de faire son devoir.

Avant la charge, le 8e et le 9e cuirassiers étaient en bataille sur deux lignes perpendiculaires au ravin. A droite et en arrière, se trouvait une fraction du 6e lanciers. Cette troupe n'appartenait plus à la brigade Michel; elle était aux ordres du général d'infanterie de Lartigues, elle n'était pas destinée à charger, et n'a été lancée que par erreur.

L'ordre de charger arrive. Comment et par qui est-il donné? C'est ce que nous examinerons plus tard. Les régiments exécutent alors un changement de front pour se mettre parallèlement au ravin et se portent en avant. Le 8e cuirassiers est formé en colonne par escadron, et le 9e est forcé, pour passer entre deux bouquets de bois, de rompre en colonne avec distance, puis il se reforme en ligne, moins le 3e escadron, qui suivit sans avoir eu le temps de quitter sa première disposition. Même ordre pour le 6e lanciers.

Dès qu'il est prévenu, le général Michel part en tête de sa brigade. Les escadrons s'ébranlent au galop, et la terre résonne sourdement sous le poids de ces co-

losses dont l'allure devient de plus en plus rapide. Malheureusement le terrain n'a pas été reconnu, et on prend le vide pour objectif. Les bois et les houblonnières étant inaccessibles, on se précipite dans les intervalles. Le 8e cuirassiers ouvre la marche. L'ennemi attend immobile, ajuste à coup sûr, et quand la muraille de fer arrive à sa hauteur, il exécute deux salves à commandement suivies d'un feu à volonté. Les effets en sont désastreux. Les deux tiers des chevaux sont frappés, culbutent, roulent sur leurs cavaliers, et sément une première ligne de cadavres. Les épaves du régiment traversent le village de Morsbronn et gagnent la campagne.

Le 9e cuirassiers et le 6e lanciers suivent pour appuyer le mouvement, mais leur vitesse se trouvant ralentie par les obstacles, le tir de l'ennemi en devient plus meurtrier, et la colonne se change en un tourbillon d'hommes et de chevaux se heurtant les uns les autres. On arrive ainsi à l'entrée du village, et la rue en est si étroite qu'il faut rompre pour y entrer. Alors part des maisons un feu terrible qui foudroye ceux qui ont pénétré. Impossible de s'échapper, l'extrémité des rues est barrée; chacun reflue d'avant en arrière

sans trouver d'issue, et sauf un petit nombre, tout ce qui n'est pas tué est fait prisonnier.

Tel fut le second emploi de notre cavalerie pendant cette journée. Il a été encore plus sanglant que le premier. Sur les deux points, le courage fut sublime, et les résultats nuls. On partait sans objectif, on courait dans le vide, et après avoir perdu beaucoup de monde, ceux qui échappaient revenaient sans avoir pu joindre l'ennemi, ni avoir fait usage de leurs armes. La plaine était couverte de cadavres de chevaux, et beaucoup de cavaliers durent la vie à leurs cuirasses. Semblable au bruit de la grêle qui frappe les vitres, on entendait le son des balles sur les armures, mais aucune ne fut traversée, et on voyait les cuirassiers démontés cherchant un refuge dans les bois.

Cette remarque est importante, parce qu'elle démontre la nécessité de conserver des régiments que l'on prétendait d'un autre âge : la cuirasse, disait-on, n'étant bonne, depuis les inventions modernes, qu'à orner le musée d'un antiquaire. Le contraire s'est produit, et il faudra en tenir compte dans l'avenir pour la composition des divisions :

En présence de cette hécatombe inutile, personne

n'a voulu accepter la reponsabilité de la charge exécutée à notre aile droite. Les uns l'ont imputée au général de cavalerie, les autres au général d'infanterie. Ayant été envoyé près de ce dernier, et ne l'ayant pas quitté pendant les dernières heures de cette désastreuse journée, nous lui avons plusieurs fois entendu dire : « Pourquoi a-t-on lancé trois régiments, tandis que je n'en avais demandé qu'un pour tourner l'ennemi, et non point l'aborder de face? »

Cette fausse interprétation d'une idée où d'un ordre s'est produite à Mouzon, à Rézonville, ainsi que dans plusieurs de nos combats, et nous ne saurions trop insister sur les conséquences funestes qui en résultent. Quand un aide de camp porte à un officier de cavalerie l'ordre de charger, il ne faut pas qu'il soit trop pressant, car le mouvement instinctif du chef est de partir de suite, sans prendre pour ainsi dire le temps de réfléchir, vu qu'il craint avant tout d'être accusé par ses troupes d'hésitation ou de faiblesse. C'est un sentiment qui est naturel, et si on n'en tient pas compte en précisant très-nettement le but à atteindre, et en laissant le temps de reconnaître le terrain, on cause la perte de la troupe engagée. La

charge de Vœrth en offre l'exemple. Un seul régiment était nécessaire, trois sont lancés par suite d'erreur, et complétement anéantis.

Nous citerons également le 2e lanciers comme ayant beaucoup souffert. Ce régiment fut laissé par son général toute la journée en plein feu sans être utilisé et sans qu'on ait cherché à l'abriter. Le colonel fut tué (1), et onze officiers mis hors de combat sans avoir chargé.

On le voit, partout même courage, mais aussi partout même impéritie dans la manière de nous employer. On voudra sans doute plus tard justifier cette suite d'erreurs, en disant qu'on a atteint, en tout ou au moins en partie, le but cherché; il importe que la lumière se fasse, car sans cela à quoi servirait la dure leçon que nous venons de recevoir? Il faut donc que l'histoire de cette campagne s'écrive sans passion, mais avec vérité, et c'est pour cela que nous le répétons : La cavalerie a été sublime de courage, mais ses charges n'ont produit aucun résultat. En voici la preuve : Elles avaient pour but de sauver l'infanterie, de lui laisser le temps de se reformer.

(1) Le colonel Poissonnier.

et de battre en retraite. Une fraction d'un régiment a pu en effet être sauvée ; seulement on a perdu pour cela trois fois plus de cavaliers et de chevaux qu'on n'a préservé de fantassins ; alors où était l'avantage ?

Quant à la question d'avoir permis la retraite, elle est facile à résoudre et pour un bon motif, c'est qu'il n'y a pas eu de retraite mais une dispersion. Nous entendons encore le général de Lartigues disant aux zouaves en s'élançant bravement en avant. « Suivez-moi, il faut mourir ici ! » — et ceux-ci répondant : « Comment voulez-vous que nous résistions, il n'y a plus une cartouche, et voyez les masses qui nous arrivent ? » Il ne régnait ni terreur ni découragement, mais on sentait qu'il n'y avait plus rien à faire. Pendant huit heures, nos soldats s'étaient battus comme des lions, et avaient donné au monde le spectacle inouï de 35,000 hommes luttant contre 140,000, et tenant la victoire longtemps indécise. Mais toute force a ses limites, et lorsque la cavalerie fut lancée, il était trop tard, la partie était manquée et le sacrifice inutile.

Donc elle n'a rien sauvé avant, ni rien protégé après la dispersion, puisque tout le corps d'armée

est parti pêle-mêle sur la route. Voilà toute la vérité sur notre emploi pendant cette bataille.

Après l'effort suprême mais stérile de la cavalerie, l'ennemi, ne trouvant plus de résistance, achève d'assaillir notre armée de toute part. Le feu produit de tels ravages, que les officiers ne peuvent maintenir l'ordre, et la dispersion est complète; les projectiles suivent à la piste nos malheureux soldats débandés et renversent des files entières. On se dirige vers Reichshoffen, et chacun voulant se hâter pour échapper à ce carnage, les routes s'encombrent. A Niederbronn, on nous indique Saverne comme point de ralliement, et après avoir traversé le chemin de fer, nous gravissons les collines qui entourent la ville et nous commençons une longue marche de nuit. Toutes les armes sont confondues. Officiers et soldats, généraux, canons, voitures, tout s'avance pêle-mêle. A l'écrasante fatigue de la journée vient s'ajouter celle qui provient des arrêts continuels. La route est étroite et chacun songe à l'horrible confusion qui surviendrait, si l'ennemi au lieu de s'arrêter nous suivait avec du canon, et creusait des trouées sanglantes dans ces masses sans défense. La nuit arrive et nous enveloppe complète-

ment. Que les heures sont longues, et quel désolant souvenir, que celui de cette retraite exécutée dans un morne silence! On avance sans rien distinguer, et des coups de feu tirés par imprudence sèment l'inquiétude, en faisant croire à l'arrivée des Prussiens. Épuisés, beaucoup de soldats commencent à s'arrêter et se couchent dans les fossés, sur la route, dans les champs. D'autres, pour ne pas se séparer de leurs compagnons, veulent arriver au gîte. Vaincus par le sommeil, ils s'avancent avec peine, en trébuchant et en s'appuyant les uns sur les autres. Douze lieues sont parcourues ainsi; distance énorme pour des troupes qui viennent de se battre toute la journée, sans repos et sans rien manger. Entre minuit et une heure, les premiers cavaliers atteignent enfin Saverne, et peu à peu ils sont rejoints par les débris du corps d'armée.

Heureusement nous n'avons pas été inquiétés dans cette marche, car, étant sans avant-garde, sans arrière-garde, sans flanqueurs, c'en était fait de nous si l'ennemi nous avait vivement poursuivis. Mais il commit la faute de ne pas employer convenablement sa nombreuse et excellente cavalerie, et son manque de rapidité après la bataille de Wœrth, suite sans doute

de l'étonnement d'avoir obtenu un aussi grand succès, permit au maréchal de Mac-Mahon de sauver son corps d'armée désorganisé, et de lui faire traverser les Vosges en ordre relativement suffisant.

Après avoir commis l'erreur de ne point nous exterminer d'un coup, l'état-major allemand lance ses éclaireurs à notre poursuite. Ils arrivent à Niederbronn, s'emparent du trésor, et se mettent dès lors à nous harceler avec une hardiesse réellement intelligente.

La cavalerie prussienne a pour s'éclairer un système qui laisse bien loin en arrière notre service en campagne. Elle applique la marche à grandes distances avec une sûreté et une rapidité telles, qu'on doit sans hésiter lui rapporter la gloire d'avoir fait réussir le plan général des opérations. Elle fouille les villages, les bois, les sentiers, enfin tout le pays, de telle sorte que les troupes en arrière sont toujours en contact avec l'ennemi, peuvent préparer leurs mouvements et agir sans incertitude. Cette manière d'opérer nous était inconnue, et c'est avec indifférence que nous exécutions en temps de paix ces simulacres de guerre. Aussi nous avons toujours

été surpris, et une partie de nos désastres vient de cette infériorité. Elle va surtout ressortir pendant la retraite que nous allons décrire, et par le contraste qui s'établira entre le rôle des deux cavaleries, on jugera facilement de la différence d'instruction.

RETRAITE SUR CHALONS

Pendant toute la nuit du 6 au 7 août, la cavalerie du premier corps arrive successivement à Saverne, et vers huit heures du matin, le mouvement est à peu près terminé. Nous commencions à nous reformer, lorsqu'on entend tout à coup sonner le refrain des régiments. Sans avoir pu nous reposer des fatigues extrêmes de la veille, nous remontons à cheval et nous gravissons au sortir de Saverne la route qui franchit les Vosges. L'ordre est de battre en retraite sur Sarrebourg en passant par Phalsbourg, et nous marchons un peu préoccupés de la manière dont nous allons vivre, puisque la cavalerie ennemie nous a tout enlevé pendant les batailles de Wissembourg et de Frœschwiller : elle a pris même nos voitures et

nos chevaux de main. Ne recevant aucune distribution, étant sans effets de rechange, sans cantines, sans tentes, nous nous demandons comment nous allons faire. Heureusement les paysans nous apportent sur la route du pain et du vin; ils nous plaignent et nous rendent justice, car ils savent que l'armée s'est bien battue.

Arrivés à Sarrebourg, les régiments finissent par se reconstituer, et nous envoyons les états des tués et des blessés, dont le nombre est effrayant. Les généraux reprennent les commandements des brigades et des divisions, et ne supposant point qu'on abandonnerait l'Alsace sans résister, nous comptions sur un retour offensif, lorsqu'on reçoit le 8 à midi l'ordre de seller et de brider: on prétend cette fois que la cavalerie ennemie est en vue. Quelques éclaireurs sont pris pour des têtes de colonnes nombreuses, et dès lors on bat en retraite.

Depuis ce moment jusqu'à Lunéville, des coureurs nous surveillent sans relâche. Se reliant par des cavaliers à leur armée, ils rendent un compte exact de nos positions, de nos haltes, de nos départs, et comme ils nous observent de très-loin, en paraissant

et disparaissant sans cesse, ils sèment l'inquiétude. Au lieu d'agir de même, nous laissons notre cavalerie en masses difficiles à remuer, ne protégeant en rien notre armée, et ne rendant aucun service.

Le 10 août, nous arrivons à Lunéville, espérant avoir le temps de nous procurer les effets de campement qui nous manquent. On annonce des distributions régulières pour nos chevaux et pour nous, luxe que nous avions oublié depuis longtemps, et on touche en effet de la viande, du sucre, du café, de l'avoine et du foin. Le soldat, retrouvant sa bonne humeur, allumait son feu, trempait sa soupe, et s'apprêtait à réparer ses forces par le repos de la journée, lorsqu'un ordre subit de départ arrive. Les marmites sont renversées, la ration est retirée aux chevaux et nous bridons à la hâte. D'où vient donc cette alerte ? C'est encore la cavalerie ennemie qui fait parler d'elle. Jusqu'ici elle ne jouait que le prologue, et son action n'avait eu pour résultat que de nous forcer à accélérer nos marches. C'est maintenant qu'elle entre vraiment en scène.

La Prusse, par un choc formidable, a fait une trouée au milieu de nos corps d'armée disséminés sur la

frontière. Cette première ligne étant coupée en deux, elle va chercher à battre séparément les fractions, et pour cela s'opposer à leur jonction. C'est à sa cavalerie qu'elle confie l'exécution de cette importante mission. Opérant à grande distance, deux régiments sont lancés jusqu'à Nancy. Ils annoncent en arrivant que toute résistance est inutile, parce qu'ils précèdent des forces considérables. Cette nouvelle se répand jusqu'à Lunéville, le système de retraite prévaut encore, et l'armée va changer de route, pour se rejeter à gauche par Colombey, Beaumont, Neufchâteau et Joinville.

Et notre cavalerie, se dira-t-on, à quoi servait-elle pendant tout ce temps-là? Comment l'ennemi nous barre la route, et l'idée ne vient pas d'envoyer reconnaître ses forces et de les culbuter, puisqu'elles étaient si peu nombreuses? Pourquoi ne pas imiter son activité et laisser tranquillement opérer cet argus aux cent yeux qui nous promène comme il le veut? Notre cavalerie a montré son courage à Frœschwiller, qu'elle déploie maintenant son intelligence, car elle ne demande qu'à agir, et elle souffre de l'inutilité à laquelle on la condamne. Mais au lieu de la lancer

au loin, on la tient compacte, marchant par division de cinq ou six régiments, empêtrés dans leurs voitures de bagages; ne détachant jamais aucune vedette, suivant les grandes routes et se contentant de faire simplement leur étape. Quand l'ennemi est signalé, plutôt que de courir à lui, on modifie l'itinéraire, et l'ordre est donné de changer la direction. C'est une lutte de vitesse que nous engageons avec la seule préoccupation de ne pas être coupés. Bref, le rôle de notre cavalerie, qui aurait dû être si important pendant cette longue retraite, a été complétement nul, puisqu'elle n'a ni éclairé ni combattu.

De Joinville nous nous dirigeons vers Châlons en passant par Vitry, et la retraite continue avec de l'indécision dans nos marches, suivant la pointe exécutée par la cavalerie ennemie qui lance au loin ses éclaireurs pour occuper les villages. L'itinéraire changeant à l'improviste, les vivres n'arrivaient que fort tard, et souvent d'une manière incomplète. De plus, par suite de notre vicieuse habitude de ne pas cantonner, on reposait très-peu. Pendant tout le mois d'août il a plu sans cesse, et pour s'établir au bivouac, on ne trouvait que des prairies inondées.

La terre était si détrempée que les piquets d'attache ne pouvaient tenir : il fallait rester sans abri, sans paille pour se coucher, et la violence de la pluie était telle qu'il était impossible d'allumer du feu pour sécher les habits. Les chevaux n'étaient pas plus heureux. Le vent emportait une partie de leur maigre ration. Repliés sur eux-mêmes, le dos vouté, le cou tendu, serrés les uns contre les autres, ils cherchaient à se garantir des éléments déchaînés sur nous. Le matin il fallait repartir; hommes et bêtes étaient tout mouillés, ils sortaient de ce cloaque, raides, fatigués et sans entrain.

Comme l'ennemi sait mieux faire la guerre? Comprenant la nécessité de ménager avant tout les forces de ses troupes, il les cantonne dès l'arrivée. Les hommes sont dans les maisons, les chevaux dans les granges; ils se reposent, sont bien séchés, bien nourris, et dans les meilleures conditions pour se bien battre.

Par notre système de bivouac, nous croyons alléger pour l'habitant les charges de la guerre. Il n'en est rien, car le soldat qui campe dehors ramasse en arrivant toute la paille et le bois qu'il trouve pour

se coucher et faire sa soupe. Il en coûterait moins au paysan de lui donner place à son foyer, parce qu'il éviterait le gaspillage. De plus, en supprimant la tente, nous allégerions le poids porté par le cheval, et on pourrait exiger des fatigues plus grandes, puisqu'elles seraient réparées par le repos abrité de la nuit.

Le 20 août, le corps d'armée du maréchal de Mac-Mahon est arrivé au camp de Châlons. Nous comptions y trouver des hommes et des chevaux pour combler les vides faits à Frœschwiller, mais malgré les états de perte et les demandes faites pour recevoir des renforts, aucune mesure n'avait été prise à cet égard. Quatre corps d'armée vont être confiés au Maréchal, ainsi qu'une nombreuse cavalerie. La campagne se présenta sous une nouvelle phase, mais avant de la décrire, il importe d'étudier le rôle de la cavalerie dans les nombreuses batailles livrées par l'armée de Metz.

DEUXIÈME PARTIE

Armée de Metz

Sommaire. — Journée de Spicheren. — Retraite de l'armée sur Metz. — Bataille de Rézonville. — Observations sur l'emploi de la cavalerie à Rézonville. — Bataille de Gravelotte. — Attaque des lignes de Sainte-Barbe (31 août et 1er septembre) — Dernière période du siége.

DEUXIÈME PARTIE

Armée de Metz

SOMMAIRE. — Journée de Spicheren. — Retraite de l'armée sur Metz. — Bataille de Rézonville. — Observations sur l'emploi de la cavalerie à Rézonville. — Bataille de Gravelotte. — Attaque des lignes de Sainte-Barbe (31 août et 1er septembre) — Dernière période du siége.

I

JOURNÉE DE SPICHEREN

Après le succès sans importance obtenu le 2 août, à Sarrebruck, le général Frossard avait pris position sur la rive droite de la Sarre, à cheval sur la route de Forbach, sa droite appuyée à Spicheren, sa gauche vers Stiring, et ses réserves en arrière.

Le 6 août, le général Steinmetz, fait traverser Sarrebruck à sa cavalerie et la lance sur la rive gauche de la Sarre. Suivant à peu de distance, il attaque le

2e corps français. Le combat s'engage, et après une sanglante résistance, les hauteurs boisées de Spicheren et de Stiring sont enlevées par l'ennemi, et le général Frossard est obligé de se retirer sur Forbach, et de là sur Saint-Avold.

Notre cavalerie qui n'avait eu aucun rôle à jouer pendant la bataille, trouva vers le soir l'occasion d'agir. Les troupes primitivement chargées de la défense du débouché des bois, ayant dû se replier, il ne resta sur ce point qu'une compagnie du génie et une partie du 12e dragons. Deux escadrons de ce régiment mirent pied à terre, se placèrent derrière les petites tranchées construites rapidement par le génie, et ouvrirent le feu contre les têtes de colonnes qui s'avançaient. Les ayant arrêtées, ils remontèrent à cheval, et chargèrent l'ennemi qu'ils parvinrent à repousser. Après ce brillant exploit, ils se replièrent derrière la ligne du chemin de fer ; avec l'aide de la compagnie du génie, ils maintinrent leurs positions assez longtemps pour permettre aux troupes qui occupaient Forbach de prendre leurs dispositions militaires. Ce fait d'armes d'une troupe à cheval, combattant à pied, méritait d'être cité.

II

RETRAITE SUR METZ

Après cette bataille, l'armée se mit en retraite sur Metz, et du 7 au 14, le rôle de la cavalerie se réduisit à peu de chose. Dans cette marche rétrograde, ennuyé d'être constamment serré de très-près par les uhlans, qui conservaient suivant leur ingénieuse habitude, le contact avec nous, le général de Cissey, commandant la 1re division du 4e corps, prescrivit au 2e hussards de faire cesser cette surveillance continuelle. Un escadron de ce régiment fut désigné pour culbuter l'ennemi. Attaquant avec énergie les avant-postes, le capitaine Jouvenot les dispersa; et ayant continué la poursuite, il tomba sur des forces supérieures, qui

résistèrent vivement: Le capitaine trouva la mort dans cette charge, plusieurs officiers et cavaliers furent blessés; mais à partir de ce moment, notre armée pût se retirer tranquillement sur le camp retranché de Metz.

Pendant les journées des 10, 11, 12, 13, 14 août, des reconnaissances furent poussées par les chasseurs d'Afrique. Celle exécutée le 12 mérite d'être citée. La cavalerie allemande avait envahi la ville de Pont-à-Mousson, et coupait les télégraphes et le chemin de fer. Prévenu de cette surprise, à une heure et demie, le général Margueritte monte à cheval à la tête de sa brigade, l'entraîne rapidement le long de la rive gauche de la Moselle, et arrive vers 4 heures à Pont-à-Mousson. Le 3e escadron du 1er chasseurs d'Afrique traverse les vergers, s'élance au galop sur la voie ferrée, et prend à la gare les travailleurs allemands. Le reste de la brigade met le sabre à la main, charge dans les rues malgré le pavé glissant, et arrive ainsi au bas de la ville. Là, elle est reçue par un feu qui part des fenêtres. Le général Margueritte placé au point le plus dangereux, est attaqué par un officier prussien qui sort d'une auberge et cherche à le frap-

per à la tête. Son képi seul fut entamé, et l'officier prussien tomba percé de coups.

A la suite d'autres reconnaissances dirigées le long de la Moselle, la cavalerie allemande, forte de quatre régiments, échangea des coups de fusil, et quitta ensuite le plateau de Mouzon, ayant perdu 2 officiers et 14 cavaliers tués, et nous laissant comme prisonniers 2 officiers, 32 cavaliers et 41 chevaux qui furent ramenés à Metz.

Le 14 août, l'armée française était réunie autour de cette ville, et, à cette époque, nos forces dissiminées sur la frontière au début de la guerre se trouvaient occupées et formaient deux armées bien distinctes. Celle du maréchal Bazaine et celle du maréchal de Mac-Mahon. Toutes deux vont poursuivre le but de se réunir au delà des forêts de l'Argonne, et l'ennemi cherchera naturellement à les en empêcher. Il exécute pour cela un mouvement tournant et se prépare à passer la Moselle au sud de Metz. Son objectif est d'empêcher la retraite de Bazaine, et pour la ralentir, la première armée prussienne sous les ordres de Steinmetz va nous prendre en flanc, pendant que la

2e armée sous les ordres du prince Frédéric-Charles, nous tournera par Pont à Mousson.

Attaqués le 14, à Borny, les Français sont obligés de suspendre leur marche pour tenir tête à l'ennemi, qui ne parvient point à les entourer malgré tous ses efforts. Mais après ce combat victorieux, il fallait se replier rapidement sur Verdun, tandis que, le 14 et le 15, nous perdons un temps précieux autour de Metz.

Le mouvement de retraite devant s'effectuer pour le 2e et le 6e corps par Rezonville, Mars-la-Tour, et Manheulles, le général de Forton reçut l'ordre d'éclairer cette colonne. Sa division se composait de la brigade Murat (1er et 9e dragons), et de la brigade de Gramont (7e et 10e cuirassiers).

Le 14 au soir, le général de Forton bivouaque à droite et à gauche de la route de Mars-la-Tour au delà de la maison de poste, et se garde par deux pelotons de cuirassiers placés, l'un face au bois des Ognons, l'autre face au bois de Vaux et par deux grand'gardes de dragons poussées vers le bois de Saint-Arnould.

Dans la matinée du 15, nos paysans signalèrent des

troupes prussiennes près d'Ars, et ils ajoutèrent qu'une grande masse de cavalerie avait été aperçue près de Novéant. En effet, se servant de sa cavalerie avec adresse, le prince Frédéric-Charles l'avait lancée sur la rive gauche de la Moselle, et lui avait fait exécuter une vaste reconnaissance. Elle prend dans la journée du 15 le contact avec nous, et suivant le texte allemand, elle tend ses filets pour nous empêtrer dans ses mailles, en attendant l'arrivée de son armée.

Le 15 au matin, la division Forton part pour éclairer la route de Mars-la-Tour, point sur lequel s'étaient déjà montrées des vedettes ennemies. La brigade de dragons est en pointe pour fouiller les environs de Tronville et Puxieux. Arrivés à ce dernier village, les pelotons d'éclaireurs sont arrêtés par le feu de l'artillerie prussienne. Le général Murat fait demander au général de Forton de l'appuyer, et l'officier porteur de la nouvelle est attaqué à son retour et blessé par des uhlans cachés derrière des plis de terrain. Le général de Forton arrivé avec la brigade de Gramont et deux batteries d'artillerie, dépasse Mars-la-Tour, dispose son artillerie sur un pla-

teau, face au village de Puxieux, place en arrière le 7e cuirassiers à 150 mètres des murs de Mars-la-Tour, et le 10e cuirassiers à la même hauteur débordant les village.

Pendant que le combat se livrait d'une manière inoffensive entre les deux artilleries, des éclaireurs ennemis sortirent en grand nombre de Puxieux, pour reconnaître nos forces, et grâce à un petit ravin, s'avancèrent hardiment jusqu'à près de 300 mètres. Deux pelotons à cheval furent lancés contre eux, et avec l'aide de feux exécutés par des cavaliers à pied cachés dans les fossés de la route, la cavalerie ennemie se retira, et peu après le feu de l'artillerie cessa.

La division de Forton regagna alors le bivouac de Vionville, et s'y établit : la brigade de dragons contre Vionville au pied des croupes du plateau, et la brigade des cuirassiers de l'autre côté de la route. Trouvant ses régiments mal placés dans ce fonds, parce qu'ils n'avaient pas de fusils pour se défendre, le général de Gramont les emmena bivouaquer près de la division Valabrègue. Cette division, entendant le combat soutenu par le général de Forton, était montée à cheval pour l'appuyer, et

voyant son secours inutile, elle vint reprendre son campement en arrière de Vionville. Pendant la nuit, les dragons et les cuirassiers se couvrirent par des grand'gardes.

Quant à l'ennemi, toujours en contact avec nous par sa nuée d'éclaireurs, il suit pas à pas nos moindres mouvements, et comme il veut, à tout prix, nous couper la retraite, il marche toute la nuit du 15 au 16, et, après avoir parcouru un chemin énorme, il est en mesure de disputer le passage.

Le 16 au matin, l'armée française occupait les positions suivantes. Le 2e corps se trouvait en avant de Rezonville, à gauche de la route de Verdun; le 6e à sa hauteur, sur la droite de la même route; le 3e entre Vernéville et Saint-Marcel; le 4e était en marche sur Doncourt et la garde occupait Gravelotte. La division de cavalerie du général de Forton était à Vionville, celle du général du Barail à Conflans.

III

BATAILLE DE RÉZONVILLE (16 AOUT)

La cavalerie du général de Forton devait partir à cinq heures du matin, mais un contre-ordre fut donné, et à neuf heures on débrida et dessella, L'officier de dragons qui était en grand'garde, ayant deux fois signalé l'approche d'une artillerie et d'une cavalerie nombreuse, un officier d'état-major fut envoyé pour vérifier le fait; disant qu'il ne se passait rien de sérieux, l'ordre fut alors donné de mener à l'abreuvoir trois escadrons par régiment, le 4e devant rester sur le qui-vive.

A peine arrivait-on aux auges, que les villages et les bivouacs sont criblés d'obus par l'artillerie prus-

sienne. Prévenue de notre insouciance par ses éclaireurs, elle était arrivée au galop se mettre en batterie sur les deux côtés de la route et tirait à outrance.

Ce fut alors une panique dans les rues de Vionville : les cavaliers sautent sur leurs chevaux et se précipitent sur la route qui s'encombre de voitures et de chevaux lâchés. Les officiers, malgré les projectiles qui les couvrent, cherchent à arrêter leurs hommes, mais n'y parviennent que très-difficilement; ils finissent par reformer quelques pelotons qui servent de ralliement aux autres; et on revient sur le plateau de Rezonville.

La brigade de cuirassiers qui avait heureusement quitté la veille son premier emplacement pour aller bivouaquer plus en arrière, échappe à cette pluie de mitrailles, monte à cheval en bon ordre, et pour ne pas se laisser couper par une grosse colonne de cavalerie ennemie qui menace sa droite, elle se replie derrière le bois qui longe à l'est la Chaussé Romaine, puis passant devant Villers-aux-Bois, elle débouche sur le plateau de Rezonville à et la droite du 9e dragons.

La division Valabrègue, qui se tenait sur ses gardes et qui était rapidement montée à cheval,

vint un peu plus tard se placer également près du bois de Villers, pour éviter de rester inutilement en butte aux feux de l'artillerie. Cette division se composait de la brigade Valabrègue (4e et 5e chasseurs) et de la brigade Bachelier (7e et 12e dragons).

Au bruit du canon, le 2e corps prend les armes et se forme : la division Bataille à droite, la division Vergé à gauche, et la brigade Lapasset, en retour, est prolongée à droite par le maréchal Canrobert. Deux attaques se dessinent contre nous : l'une de front par Mars-la-Tour et Thionville ; l'autre à gauche par les bois de Gorze.

Jusqu'à onze heures environ, l'action reste indécise, mais à ce moment le général Bataille est blessé, et à la gauche du 2e corps on commence à céder. Pour arrêter ce mouvement et rétablir les chances du combat, le général Frossard va chercher à culbuter l'infanterie ennemie, et fait porter à la cavalerie l'ordre d'entrer en action.

Le 3e lanciers était en première ligne, et plus loin se trouvait la division Desvaux, qui avait pris position sur la droite de la route de Rézonville, en arrière de ce village, et à un kilomètre environ de nos

lignes. Le général Desvaux donne l'ordre au général du Preuil de se porter avec les cuirassiers de la garde sur l'autre côté de la route et en arrière du 3e lanciers pour l'appuyer. Ce mouvement est de suite exécuté, et le régiment, placé parallèlement à la crête du terrain et un peu au-dessous, était défilé du feu de l'ennemi.

Quelques instants après, la formation fut modifiée, et on prit l'ordre en colonne par 2 escadrons de front, le 5e en réserve.

Vers onze heures et demie, le feu qui était très-vif se ralentit un instant, et on vit tout à coup paraître sur la crête nos tirailleurs qui se repliaient sans ordre et en courant. Ils étaient suivis de très-près par les batteries ennemies qui couronnèrent aussitôt les hauteurs et envoyèrent des obus sur la cavalerie. Deux escadrons du 3e lanciers se portent en avant, mais comme on ne leur indique pas d'objectif, ils reviennent après avoir parcouru peu de terrain.

Le général du Preuil fit prévenir le général Desvaux que tout le monde battait en retraite de son côté, et il reçut au même moment l'ordre de charger. Sa troupe se trouvait à une distance telle de l'infan-

rie ennemie que l'insuccès était certain, si on ne commençait pas à l'ébranler par de l'artillerie. L'objection fut faite, mais le général Frossard vint de sa personne dire : « Chargez de suite, ou nous sommes tous perdus. »

Le général du Preuil lança aussitôt le premier échelon, qui partit au galop de pied ferme. Le second suivit à 150 mètres de distance, mais son allure étant trop rapide, le général lui fit dire de ralentir, et, accompagné de ses officiers, il le rejoignit en se plaçant sur le flanc. Pendant ce temps le premier échelon, qui donnait toute sa vitesse, avait gagné beaucoup de terrain, et laissait le second loin derrière lui. En voyant partir les cuirassiers, les tirailleurs ennemis s'étaient ralliés au plus vite pour former le carré, mouvement qui avait arrêté leurs feux.

La charge arrivait donc à bonne portée et sans avoir beaucoup souffert, lorsqu'elle est tout à coup dérangée dans sa marche par de nombreux obstacles semés sur le terrain. C'étaient des caisses à biscuit, une voiture de bagages, et les ustensiles de campement qui avaient été abandonnés à la hâte par les troupes en retraite.

Gêné dans sa marche, le premier échelon est forcé d'appuyer à gauche, et plus il avance, plus cette pression constante augmente et finit par mettre le désordre dans ces deux escadrons ; de sorte qu'au moment où ils reçurent à trente pas les feux terribles qui les accueillirent, ils furent désorganisés et la ligne alla s'engouffrer dans le défilé formé par les carrés prussiens. Le lieutenant-colonel est grièvement blessé, le commandant, mortellement atteint, pénètre néanmoins dans le carré, suivi seulement d'un adjudant qui est tué raide. Quant aux autres, forcés pour se replier de faire le tour des carrés, ils essuyent le feu des quatre faces et sont abîmés.

Le second échelon se trouve alors démasqué ; il est reçu à 300 mètres par un feu à volonté qui abat quelques cavaliers, et continue en bon ordre, car le feu cesse un instant ; mais lorsqu'il est à 100 mètres, au commandement de : Chargez ! l'ennemi répond par une effroyable pluie de mitraille et de balles qui fait rouler à terre plus de la moitié de la ligne. Le reste vient se heurter contre des obstacles matériels, ou culbute dans un fossé creusé à 10 pas en avant des carrés.

Le troisième échelon n'est pas plus heureux, et il est dispersé par le feu comme les précédents.

Pendant que les cuirassiers de la garde cherchaient à se rallier, ils sont poursuivis par deux régiments de cavalerie qui passent entre les carrés prussiens : l'un laisse celui du milieu à gauche ; le second (15e uhlans) sort par l'autre intervalle, mais il est reçu à peu de distance par une vive fusillade de nos tirailleurs, qui, n'ayant pas eu le temps de se replier, s'étaient couchés dans les fossés qui bordent la route. Ce feu empêcha la poursuite de ce régiment.

Quant aux hussards prussiens, faisant preuve d'une hardiesse inouïe, ils poussent tellement loin qu'ils viennent entourer le Maréchal. Celui-ci, ainsi que tout son état-major, est obligé de mettre l'épée à la main, et une mêlée s'engage, lorsqu'un escadron du 5e hussards, averti à temps par le général du Preuil, ainsi qu'un escadron du 4e chasseurs, viennent fort à propos dégager le Maréchal et tout l'état-major du 2e corps. Cette charge de nos chasseurs et hussards fut lancée presque perpendiculairement à la route et présentait le flanc aux carrés prussiens, qui ne purent ouvrir le feu, parce que leurs cavaliers se trouvaient entre eux et nous.

Vingt-deux officiers, 208 cavaliers et 243 chevaux hors de combat, telles furent les pertes du régiment de cuirassiers. Puisqu'il n'a pas entamé les carrés qu'il chargeait, le résultat a été à peu près nul. On peut supposer que l'on aurait atteint un autre but, si comme le voulait le général du Preuil, on eût laissé le temps à l'artillerie d'ouvrir le feu sur les lignes qu'il fallait attaquer. On doit également en déduire qu'il est indispensable d'envoyer toujours reconnaître le terrain, car si les obstacles avaient été signalés, la charge des cuirassiers aurait reçu une autre direction.

Au moment même où l'ennemi prononçait son attaque sur Rézonville, il se servait de la cavalerie du duc Guillaume de Mecklembourg pour chercher à culbuter notre 6e corps et nos batteries d'artillerie qui s'étaient portées fort en avant sur le plateau, avec l'appui d'un bataillon de chasseurs. Ayant commencé par écraser nos pièces avec le feu des siennes, il lance deux échelons de cavalerie à 100 mètres de distance, les cuirassiers en première ligne, les uhlans en seconde. Cette colonne arrive au galop de charge, traverse les chasseurs à pied, malgré leurs feux

nourris, sabre en passant les batteries, et cherche à se rabattre sur les dernières de notre infanterie. Mais elle ignorait la présence de notre cavalerie qui va la surprendre et l'exterminer.

Nous avons dit précédemment à la suite de quel mouvement les divisions de Forton et Valabrègue étaient allées se placer près des bois qui longent la Voie-Romaine. En arrivant, les deux brigades du général de Forton s'étaient formées en colonne par régiment la droite en tête, et avaient exécuté sur place plusieurs changements de front, pour faire face soit à Rézonville soit à Vionville. Dans son dernier mouvement, la 2e brigade se trouva inversée par régiment et par escadron dans chaque régiment, et fut conduite dans cet ordre au sommet du plateau, le dos au bois près de la Voie-Romaine.

En voyant arriver la cavalerie ennemie sur nos batteries, le général de Forton la fait charger par ses dragons et une partie des cuirassiers. Ils s'élancent par régiment déployé et tombent sur les lignes qui s'avancent. Dans ce choc, le 9e dragons traverse les cuirassiers prussiens qui ouvrent leurs rangs sans s'arrêter pour se rabattre à droite et à gauche sur

notre artillerie, puis qui continuent pour rejoindre les uhlans déjà passés.

A la fin de leur charge, ces derniers font demi-tour pour revenir mais ils sont alors attaqués par nos autres escadrons de cuirassiers, à la seule indication : « Attention les cuirassiers... Partez! » Comme ce signal ne prescrivait aucune formation, on partit à un train désordonné, les officiers étant forcés de donner toute leur vitesse, pour rester en tête de leurs cavaliers que couraient bride abattue. Une mêlée terrible s'engage, le 16e uhlans, pris en flanc est culbuté, sabré et poursuivi vivement, lorsque la colonne des cuirassiers blancs arrive pour les dégager. Leurs chevaux étaient si essoufflés par suite de la longue distance parcourue au galop, qu'ils sont à bout de forces. Alors, les cavaliers de la division Valabrègue se joignant à ceux du général de Forton, se précipitent sur l'ennemi, le tourbillon se mêle confus, et le combat se livre avec fureur de part et d'autre. L'acharnement des nôtres est si grand, chacun est tellement lié à son adversaire, que malgré la sonnerie du ralliement, le massacre continue toujours. En peu d'instants, la cavalerie ennemie fut anéantie, et le

terrain couvert des cadavres des uhlans et des cuirassiers blancs. Les mieux montés seuls en réchappèrent, ainsi que les prisonniers. A ce moment, le feu de l'infanterie partant du côté de Vionville étant venu couvrir de balles le terrain, sur lequel se battait le 7e cuirassiers, on fit de nouveau sonner la retraite, et nos régiments furent alors reformés et conduits dans les fonds de Gravelotte.

Le combat fut des plus brillants pour nous, et nos pertes furent insignifiantes comparativement à celles de l'ennemi, parce que nos cavaliers frappant avec la pointe, trouvaient un passage aux entournures des cuirasses et aux couvre-nuque des casques, tandis que les Prussiens, se servant du tranchant ou du pistolet, blessaient les chevaux, mais peu les hommes protégés par les cuirasses.

Le récit allemand sur cette charge étant donné d'une façon assez imagée, nous allons également le reproduire.

Au sujet de la « chevauchade de mort » que la cavalerie du général de Bredow fit contre deux batteries d'artillerie et deux attaques d'infanterie, le major des cuirassiers, comte de Schmétow, qui reçut lui-

même deux balles dans son casque, fait le rapport suivant.

« Il était inexcusable pour un chef de conduire ses troupes dans le gouffre certain de la mort, si d'impérieux motifs ne l'exigeaient, ce fut le cas.

» Le chef d'état-major général du 3e corps d'armée, colonel de Voigts-Rhetz vint à notre très-honoré commandant de brigade de Brédow, qu'en chaque circonstance nous avons toujours eu en tête, et dit à monsieur le général : le général commandant, et le général de Rheinbaden commandant la division de cavalerie sont convenus que vous deviez percer le long du bois, et vous vous tenez encore ici au repos? Le général de Brédow répondit. — Je dois donc le long du bois écraser cette infanterie? — Oui certes, fut la réponse, nous avons déjà pris le village, ne pouvant avancer vers le bois, le sort de la bataille tient à ceci, que tout ce qui est le long du bois soit balayé, vous devez attaquer et des plus énergiquement.

» Deux échelons furent formés aussitôt : le régiment de cuirassiers à l'aile gauche le long de la lisière du bois, les uhlans à l'aile droite, cent pas en arrière. Notre brave général se lança avec quatre officiers de son

état-major dont trois périrent. La première batterie avait à peine eu le temps de faire feu de deux pièces, que nous étions déjà dessus. Je ne pouvais céder à aucun autre l'honneur de se charger du commandement, et je crois l'avoir eu. Il me parut très-clair, que dans cette chevauchée de mort, il ne s'agissait point de rapporter les trophées chez soi, mais de culbuter tout ce qui se trouvait encore debout entre les bois et la chaussée. Dans la batterie, tout fut massacré, et ainsi nous continuâmes dans une chasse furieuse sur une colonne d'infanterie qui fut foulée aux pieds des chevaux, bien qu'après sa dispersion, elle nous suivit encore de quelques coups de fusil.

» En ce moment, le régiment était réuni aux uhlans. Une seconde batterie fut attaquée, tout ce qui ne s'enfuit pas fut abattu, et avec la portion qui fuyait on arriva à une seconde colonne d'infanterie. Un peu avant de l'atteindre, des escadrons de cuirassiers français sortirent d'une éclaircie des bois et après que nous eûmes chevauché sur cette dernière infanterie, notre petite troupe se cogna pêle-mêle avec les cuirassiers français, les uhlans étant à notre droite.

» Nous fîmes retraite, et je n'oublierai jamais de

quelle façon, à partir du point où nous avions terminé notre charge, une charge d'un quart de mille allemand. — J'ordonnai au premier trompette que je puis trouver de sonner le signal du régiment. — La trompette était percée de balles, et il en sortit un son qui me traversa la moelle et les os. A mon appel, de onze pelotons (3 étaient détachées), il ne put s'en réunir que trois. Le régiment avait perdu 7 officiers et 200 hommes. »

Peu de temps après les charges que nous venons de décrire, le général de Ladmirault qui commandait l'aile droite de notre armée, était accouru au bruit du canon, et se trouvait aux prises avec des troupes ennemies très-considérables. Les divisions du 4e corps, qui s'étaient avancées victorieuses jusqu'au plateau de Gréyère, furent arrêtées de face par l'infanterie ennemie débouchant, artillerie en tête, par Mars-la-Tour, et menacées de flanc par une cavalerie très-nombreuse.

Elle se composait de la brigade des dragons de la garde, de la brigade Barby, de 2 autres régiments division Rheinbaden (4e cuirassiers 17e et 19e dragons, 13e uhlans et 10e hussards) et du 16e dragons de la division d'infanterie Vraatz.

Placé à la ferme de Gréyère, le général de Ladmirault examine le champ de bataille. Un ravin, suivi par un ruisseau profond, se trouve à ses pieds, et de l'autre côté, des champs s'étendent entre Jarny et Mars-la-Tour, le long de la route qui relie ces deux points. Tout ce terrain est légèrement incliné vers le nord-ouest et la pente est coupée dans son milieu par une dépression marquée. Le général passe le ravin, emmenant avec lui une batterie de 12 qui éloigne par son feu deux régiments de dragons qui s'étaient approchés.

Jugeant de suite le mouvement qui se prépare, le commandant du 4e corps fait avancer le 5e bataillon de chasseurs à pied de la division Grenier, et place en arrière dans un bois le 98e de ligne; puis il va opposer à la menace de flanc l'effort de toute la cavalerie qu'il peut réunir, et dont voici le nombre et la disposition.

En arrière de notre droite, à 500 mètres environ de la ferme de Gréyère, se trouvait le 2e chasseurs d'Afrique sous les ordres du général du Barail. Venaient ensuite les 2e et 7e hussards et le 3e dragons sous le commandement du général Legrand (Le 11e dragons,

qui lui appartenait également, était en réserve derrière notre infanterie). Puis à hauteur du village de Bruville, se trouvait le général de France avec les dragons et les lanciers de la garde.

Enfin la division Clérembault du 3e corps d'armée, était près du village de Bruville, et se composait des 2e, 3e et 10e chasseurs; 2e, 4e, 5e et 8e dragons. (Les régiments de chasseurs étaient diminués des détachements fournis aux divisions d'infanterie, et les 5e et 8e dragons étaient à ce moment auprès du Maréchal commandant le 3e corps.)

Comme on le voit, de part et d'autre, ce sont des masses de cavalerie, qui vont entrer en action, et nous allons assister à un spectacle grandiose et terrible.

Vers 4 heures et demie du soir, pendant que nos troupes luttaient de front, une batterie appartenant à la cavalerie ennemie, se détache pour venir nous prendre de flanc et s'établit sur la route même, presqu'à la hauteur de la ferme de Gréyère: pour éviter d'être tourné, il devenait indispensable d'éteindre ce feu, et le général de Ladmirault fait porter l'ordre aux généraux du Barail, Legrand et de France, d'agir avec leur cavalerie pour dégager sa droite.

Aussitôt le général du Barail traverse avec le 2e chasseurs d'Afrique, le ravin qui se trouvait devant lui, fait un à gauche, et lance en fourrageurs les escadrons qui se précipitent sur les pièces qui ont à peine le temps de tirer. Ils sabrent les artilleurs qui s'enfuyent épouvantés, continuent de galoper, mais se heurtant contre des masses trop nombreuses, ils se dégagent en conversant à droite, se rallient à l'angle de la route et du bois, et font tête à l'ennemi par un feu très-vif. Après ce brillant fait d'armes, la batterie ne reparut plus.

Pendant ce temps, les généraux Legrand et de France avaient pris leurs mesures pour attaquer la cavalerie allemande qui s'était portée en avant, et formait deux masses dont l'ensemble ressemblait à une tenaille.

La première de ces masses est sur une ligne perpendiculaire à la route, sa droite à deux cents mètres environ de celle-ci; la deuxième masse est formée sur deux lignes, à peu près parallèles à la même route.

La division Legrand qui était en bataille, rompt par pelotons à droite, passe le ravin et la route, et se reforme en bataille perpendiculairement à la route par

le mouvement de pelotons à gauche. Le 3e dragons est en réserve obliquement à droite.

La brigade de France (lanciers et dragons de la garde), rompt en même temps par pelotons à droite, les lanciers en tête, passe le ravin à droite de la division Legrand, se dirige sur la lisière sud du bois de la ferme de Gréyère, et se forme au trot sur la gauche en bataille.

Ainsi disposés, la brigade de hussards fait face à la première masse de l'ennemi, et le 3e dragons, ainsi que la brigade de la garde, sont opposés à la 2e masse.

A ce moment, le général Legrand reçoit une seconde fois l'ordre du général en chef d'attaquer de suite. Il est trop tard, le moment est passé, lui dit le général du Barail. En même temps, comme la distance était très-grande, un des colonels de hussards demande à ébranler par ses feux l'ennemi qui est arrêté sur la crête du terrain. Le général Legrand, n'écoutant que son courage et brûlant d'aborder l'ennemi, répond : — Non, au sabre! — et il donne l'ordre au général de Montaigu d'enlever sa brigade, qui s'élance au galop. Les dragons allemands attendent d'abord immobiles sur le haut de la crête, se détachant comme

des colosses sur l'horizon, puis, lorsque nos hussards sont à quelques pas, les dragons prussiens poussent un formidable hurrah, font feu de leur mousqueton attaché à l'arçon, mettent vivement le sabre à la main, et descendent en ordre imposant, et en formant la droite d'une tenaille mouvante.

Le choc fut terrible. La masse de nos chevaux petits et essoufflés par la longueur du parcours, se brise contre le mur que leur oppose l'ennemi, très-supérieur comme taille. Le 7e hussards donne partie dans un intervalle, partie contre un régiment formé rapidement en colonne serrée. Ceux qui ont passé veulent revenir prendre part au combat; la mêlée devient violente, et le général de Montaigu tombe blessé, et est fait prisonnier.

Le général Legrand qui s'est élancé avec un entrain digne d'être cité, à cent pas en avant de ses dragons pour appuyer sa première ligne, se précipite sur le régiment de dragons ennemis qui s'est rabattu sur notre attaque, et, percé de coups, il trouve une mort glorieuse devant la troupe qu'il a si vaillamment entraînée.

Cette première masse tourbillonnante va se trou-

ver grossie d'une autre série de combattants, venant tomber les uns sur les autres.

Chargé lui-même sur son flanc, le général de France lance à la hâte ses lanciers à peine formés sur la gauche en bataille. La gauche de ce régiment va tomber dans la droite des troupes Legrand; leur centre perce les dragons allemands, et leur droite donne dans des uhlans qui les prennent de flanc et les culbutent. Alors nos dragons de la garde à peine formés, courent au secours de nos lanciers, tombent sur les uhlans et les abîment. — Enfin, pour compléter ce chaos, arrivent d'un côté des hussards et des cuirassiers allemands, de l'autre des chasseurs d'Afrique, et le désordre est à son comble.

Ce n'était plus ni une attaque ni un combat, mais une mêlée vertigineuse; un tumulte furieux, une sorte de tourbillon dans lequel six mille cavaliers de toutes couleurs, de toutes armes, s'égorgeaient indistinctement, les uns avec la pointe, les autres avec le tranchant.

Nos malheureux lanciers sont pris, à cause de leur veste bleue, pour des dragons prussiens et sont massacrés sans pitié. Au milieu des coups de pistolet et

du son des armes se choquant les unes contre les autres, on distinguait les cris de : « Ne nous frappez point ! nous sommes Français. — Pas de quartier, » leur répondaient nos dragons, et pensant que c'était une ruse de l'ennemi pour les arrêter, ils frappaient toujours. Quelles horribles scènes, mais comment faire pour les arrêter ?

Voyant cette affreuse mêlée, le général de France fait sonner le ralliement, et les nôtres reviennent en désordre se reformer vers le point d'où les attaques étaient parties. Les cavaliers ennemis nous avaient d'abord poursuivis, mais rappelés par leurs trompettes, ils remontent vers les crêtes, et nos cavaliers se reforment, protégés à gauche par le feu de nos chasseurs d'Afrique et de deux compagnies du 5e bataillon de chasseurs à pied, que le général Grenier avaient postés derrière les arbres de la route de Verdun; à droite par celui des cavaliers démontés groupés sur la lisière des bois, ainsi que par le 5e bataillon de chasseurs à pied venus de Gréyère, plus par le feu du 98e placé dans un bois entre la route de Verdun et la ferme de Greyère; enfin par le feu des pièces de 12, que le général de Ladmirault avait pla-

cées pour soutenir l'attaque. Notre infanterie par son feu anéantit presque entièrement un régiment de dragons de la garde prussienne, qui venait nous surprendre par le haut du ravin. Le second régiment de cette brigade éprouvait le même sort sur un autre point et perdait jusqu'à son étendard, en voulant dégager une colonne allemande fortement compromise.

Après la lutte que nous avons décrite, la cavalerie ennemie était venue d'abord reprendre sa position primitive sur les crêtes, puis elle dût céder le terrain et battre en retraite par suite de l'entrée en scène de la division Clérembault. Ce général n'avait pas été prévenu du mouvement qui allait être exécuté par la cavalerie, mais apercevant de l'endroit qu'il occupait la poussière soulevée par les charges de la division Legrand, il se porta rapidement en avant pour prendre part au combat et nous assurer la victoire. Les régiments de chasseurs formant sa droite descendent dans le ravin qui les séparait du théâtre de la lutte; mais, se jetant trop à droite, ils sont rencontrés par les hussards en retraite et un peu de désordre en résulte.

Le général de Clérembault passe à son tour le ravin

avec le 4e dragons, et parvenu sur le plateau, il se lance à la poursuite de l'ennemi. Le colonel de ce régiment part, enlevant vivement son premier escadron au cri de « A moi, dragons! » Il sabre les derniers cavaliers prussiens qu'il rencontre, et les troupes allemandes sont définitivement en retraite sur Mars-la-Tour (1).

Ainsi se passa ce sanglant épisode à la suite duquel nous sommes restés maîtres du champ de bataille. Il faudrait remonter bien loin dans l'histoire pour assister à un choc aussi formidable de masses de cavalerie se heurtant les unes contre les autres. Le nombre des blessés et des morts fut considérable, mais le résultat cherché par nous fut atteint, puisque l'ennemi dut renoncer à tourner notre droite.

Une dernière charge termine cette longue série d'engagements. La nuit était venue, l'armée prussienne se retirait, lorsqu'à la gauche de nos lignes, on entend le galop d'une cavalerie qui s'approche à toute vitesse. Un régiment des hussards rouges traverse notre

(1) Le récit de cette grande charge de cavalerie a été fait d'après l'étude de 25 rapports compulsés entre eux; nous devons ces renseignements à l'obligeance de M. le comte de la Tour du Pin qui a porté l'ordre de charger donné par le général de Ladmirault.

infanterie, mais, revenus de leur surprise, les zouaves se mettent dans les fossés de la route, et dispersent par le feu cette troupe qu'on distinguait à peine, et dont l'attaque avait paru sans but défini.

IV

OBSERVATIONS SUR L'EMPLOI DE LA CAVALERIE A RÉZONVILLE

Que de faits et d'enseignements dans les luttes que nous venons de décrire! Jamais en aucun jour de bataille, la cavalerie ne fut employée avec plus d'acharnement. Dans cette longue journée du 16, pendant laquelle on s'est battu 10 heures, nous avons vu le jeu de cette arme se produire sous ses faces les plus multiples. C'est au moyen de son action que l'ennemi peut au début suppléer à son infériorité numérique, en remplaçant les troupes qui lui manquent par des charges réitérées, amenant un temps d'arrêt forcé, et permettant à ses renforts d'arriver.

Nous n'entrerons pas ici dans la discussion du rôle de la cavalerie, au point de vue stratégique, remettant à plus tard le soin de traiter ce sujet. Mais de tous les exemples qui précèdent, nous pouvons en déduire les vérités tactiques qui mettent en lumière les observations suivantes.

Du côté de l'ennemi comme du nôtre les charges ont été généralement commencées à des distances folles. De plus, lancés trop vite au départ, les chevaux s'essoufflaient sur des parcours au galop de 1,000 1,500 et même 1,800 mètres, manquaient de poumons après avoir frappé le but, et se trouvaient incapables de résister et d'assurer le succès. Entr'autres preuves, nous citerons la charge de la brigade de Brédow. Prise en flanc par notre cavalerie, elle est tellement à bout de forces, que les hommes ne pouvant plus rien tirer de leurs chevaux, étaient au pouvoir des nôtres qui se frayaient un passage en les écartant comme des moutons. Cette même attaque prouve également la nécessité d'une réserve, suivant le mouvement sans se presser, et arrivant fraîche au combat pour profiter de l'épuisement de l'adversaire. Les échelons de la brigade Brédow avaient obtenu un premier succès; ils

n'ont pu le conserver, parce qu'étant sans appui ils sont restés à notre merci.

Si nous considérons les charges contre l'infanterie, nous les voyons échouer, parce qu'on négligea de l'ébranler d'abord par le feu. Cette vérité semble puérile tant elle paraît une redite ancienne. Malgré cela, cette faute se reproduit sans cesse, et amène invariablement la perte inutile de la troupe engagée. Témoin la charge héroïque de nos cuirassiers de la garde. En outre, on avait négligé de reconnaître le terrain, et, avant d'être arrivé au but, la ligne était brisée par suite d'obstacles semés sur le sol.

Quant au choc des masses de cavalerie, il s'est produit dans son effet le plus complet, malgré le dire des historiens qui prétendaient que l'une des deux troupes fait toujours demi-tour avant de s'aborder. Il importe donc pour l'avenir, d'étudier les causes qui peuvent amener le succès et le revers. Nos chevaux de cavalerie légère sont venus se briser contre le mur impassible et résistant des dragons prussiens. On doit en conclure que l'avantage étant en faveur de la cavalerie pesante, il faut ne pas s'engager avec une grande

inégalité de taille, et avoir pour cela dans les brigades des troupes de chaque catégorie.

Nous ferons également remarquer que plusieurs de nos régiments ont été surpris et attaqués en flagrant délit de formation, et qu'ils ont dû être lancés avant la fin de leur mouvement, ce qui a amené forcément trop de précipitation et a enlevé le calme ; de sorte que nos lanciers ont été pris pour des dragons prussiens et frappés comme tels. Ceci prouve la nécessité d'éviter sur le terrain d'action les formations successives pour faire face à l'ennemi, et pour cela il ne faudrait répéter en temps de paix qu'un petit nombre de mouvements simples et rapides, ne laissant pas d'indécision dans le choix. Enfin nous pouvons dire que si nous n'avons point obtenu un succès plus décisif, c'est que les régiments engagés n'étaient pas dans la main du même chef. Trois généraux avaient un commandement séparé pour concourir au même but, lançaient leurs troupes comme ils l'entendaient, et faisaient sonner le ralliement à leur gré. Comment alors obtenir un résultat certain, si chacun conserve une initiative qui peut nuire au projet de l'autre? C'est ce qui est arrivé dans cette charge. Le ralliement partiel

sonné pour une fraction de troupes a été pris par les autres pour une sonnerie générale, et tous les cavaliers ont lâché pied pour revenir en arrière.

Bref nous résumerons ainsi les erreurs qui ont été commises :

Charges commencées de trop loin ;

Terrain non reconnu ;

Attaque contre une infanterie non ébranlée ;

Régiments surpris en flagrant délit de formation ;

Combats engagés sans aucune réserve ;

Danger de lancer de la cavalerie légère contre de la cavalerie pesante ;

Manque d'unité dans le commandement, faute d'un général en chef de cavalerie.

Telles sont les leçons qui ressortent, pour la cavalerie, de l'étude de la bataille de Rézonville.

V

BATAILLE DE GRAVELOTTE (18 AOUT)

A la suite des combats livrés dans la journée du 16, la route du sud menant à Verdun était tombée au pouvoir des Prussiens; mais la route du nord, passant par Sainte-Marie et par la forêt de Jaumont, nous était encore ouverte. Au lieu de hâter son départ, le maréchal Bazaine reste dans le camp de Metz, où il va être bloqué par les armées allemandes. Dans la journée du 17, elles restent en contact avec nous au moyen de leur cavalerie, et préparent une action générale pour le 18.

A cette bataille, le rôle de notre cavalerie fut sans importance. Sur presque tout notre front, le terrain

était couvert de bois, et notre armée eut à opérer par le fait une défense de lignes. Cette situation rendait difficile l'emploi de la cavalerie, et le gros de ces forces resta massé pendant cette journée dans les fonds de Lessy, de Châtel Saint-Germain, de Moulin-Longeau, et en arrière d'Amanvillers.

On peut cependant citer son action utile à l'aile droite de notre armée dans le combat soutenu par le 6e corps, entre Saint-Privat et Roncourt. Au moment où, vers six heures, les Prussiens cherchaient à tourner nos positions par le village de Roncourt, la division du Barail, placée entre Saint-Privat et Roncourt, fit un mouvement pour prolonger notre droite et la protéger, et par ses démonstrations réussit à maintenir quelque temps l'ennemi. Le 4e corps lui avait envoyé sa brigade de dragons (2e et 11e) qui prit part aux attaques.

Le 3e chasseurs reçut l'ordre de charger et fut vivement conduit par le général de Bruchard. Formé en colonne, le régiment s'élance, mais il arrive contre un mur qui masquait de l'infanterie ennemie. A son approche, les fantassins se lèvent tout à coup, et ouvrent un feu très-nourri, qui, dirigé trop

bas, fit peu de mal aux cavaliers, mais frappa un grand nombre de chevaux. Quelques-uns dans leur élan franchirent le mur et furent pris, mais l'ensemble des escadrons dut se replier sans avoir pu aborder l'ennemi, bien abrité derrière son rempart.

A la suite de la bataille de Gravelotte, l'armée du maréchal Bazaine était définitivement bloquée dans Metz. Les divisions de cavalerie ouvrent leurs bivouacs à proximité des corps d'armée, et jusqu'au 31 août, elles employèrent leur temps à réparer le désordre provenant des marches et combats des jours précédents. Plusieurs fois, les régiments reçurent l'ordre de se tenir prêts à partir, mais le plus souvent on ne monta même pas à cheval.

VI

ATTAQUE DES LIGNES DE SAINTE-BARBE

Le 31 août et le 1er septembre, à l'attaque des lignes de Sainte-Barbe, Servigny et Noisseville, chaque division de cavalerie marcha d'abord avec son corps d'armée, ce qui permit à celles des 4e et 6e corps de jeter, un moment, quelques escadrons en avant, en arrivant sur le champ de bataille. Mais l'infanterie ennemie ne se fit pas attendre, et la cavalerie passa de suite en réserve.

Alors se trouvèrent réunis sur le plateau, à l'est du fort Saint-Julien, cette énorme masse de cavalerie, composée des divisions Desvaux (de la garde), de Fórton (de la réserve), de Gondrecourt (4e corps) et

de l'autre côté de la route la division du Barail (6e corps).

Ces divisions se trouvaient entassées comme à la bataille d'Amanvillers, dans l'impossibilité de bouger d'aucun côté, et, en cas d'insuccès, elles auraient été décimées par les obus ennemis.

Dans cette journée du 31, la cavalerie du général de Clérembault eut à donner partiellement. Vers quatre heures du soir, elle reçut l'ordre de marcher à la droite du 3e corps et de suivre les mouvements de l'infanterie. La division, formée sur deux lignes par brigade, se porte en avant, précédée par des tirailleurs, mais le terrain devenant très-difficile, on est obligé de faire rompre en colonne avec distance, puis dans chaque peloton par quatre, ce qui amène un peu de désordre. Prévenu qu'il devait appuyer le mouvement du général de Montaudon, en tournant la position ennemie, le général de Clérembault se porte en avant, en reformant sa division en colonne avec distance, le 5e dragons en tête, et se dirige le long des vignes de Coincy, à l'extrémité du plateau où sont établis les fours à Chaux. A peine arrivée sur la crête, la division fut couverte de projectiles venant

de la direction de Servigny, position située à une assez grande distance sur la gauche. Le général fit traverser le ravin de Coincy pour mettre sa division à l'abri, et la reforma de l'autre côté, sur la pente au-dessous de la crête, face au village, et sur deux lignes. A gauche, se trouvait le ravin de Coincy et des Vignes; à droite, une crête, derrière laquelle était de l'infanterie ennemie. En avant, on avait un village entouré de jardins occupés par les Prussiens, et, en arrière, des bois aboutissant au ravin de Colombey.

Se trouvant isolé de notre infanterie, le général de Clérembault fit mettre pied à terre à un escadron du 5e dragons, en prescrivant aux hommes de laisser leurs casques pendus aux selles pour mieux se dissimuler, de se porter jusqu'à la crête, et là, une fois couchés par terre, d'ouvrir le feu pour répondre à l'ennemi, Ce mouvement fut rapidement exécuté avec succès, et en même temps un peloton fut envoyé en éclaireurs pour reconnaître le bois de Colombey, où l'on entendait une vive fusillade. Comme notre infanterie tardait à arriver, que le feu partant du village de Coincy augmentait, la position devenant intolérable, le général

donne l'ordre au reste du 5e dragons de mettre pied à terre et d'attaquer le village. Ce mouvement amena de la confusion, et comme il n'y avait pas d'instants à perdre, le 4e dragons qui était à la gauche du 5e, reçut l'ordre de se charger de l'opération. Aussitôt les dragons mirent pied à terre, s'élancèrent au pas de course sur Coincy et entrèrent en faisant le coup de fusil. Le jour baissait, l'ennemi crut à une attaque considérable, opposa peu de résistance, se retira en tiraillant, vint s'embusquer dans les jardins en arrière et à droite du village, et ouvrit un feu violent. Alors le général donne l'ordre au 5e dragons de tourner le village pour prendre l'ennemi à revers et le charger. Deux escadrons partirent, mais sans pouvoir donner, le passage étant impraticable par suite des haies et des jardins. Malgré le feu qui atteignait les régiments restés à cheval, on tint bon jusqu'à l'arrivée de notre infanterie qui vint occuper le village. Le ralliement fut sonné pour les dragons, la nuit était déjà tombée et la division de cavalerie alla camper près du village de Montoy.

C'est le second exemple, dans cette campagne, de

dragons mettant pied à terre pour attaquer et défendre des positions.

Dans les combats du 1er septembre, la cavalerie n'eut pas l'occasion de donner. Vers midi, le Maréchal eut, dit-on, la pensée de ne pas laisser inactifs tous ces régiments accumulés près du fort Saint-Julien et de les faire charger sur le plateau qui s'étend entre le village de Mey et la route de Bouzonville, si l'ennemi voulait poursuivre notre infanterie.

Ce rôle avait été confié au général Desvaux, qui de suite indiqua à chaque chef la mission à remplir. De plus, le terrain fut reconnu, mais l'ennemi n'ayant pas commis la faute de nous poursuivre, les charges n'eurent pas lieu, et les régiments reprirent le soir leurs bivouacs ordinaires.

A partir du 1er septembre, le blocus autour de Metz étant complétement formé, le rôle de la cavalerie devait naturellement perdre de son importance. Cependant un service d'éclaireurs fut organisé au 3e et 4e corps, et les cavaliers choisis s'acquittèrent avec intelligence de leur mission. Les régiments exécutèrent également des reconnaissances et des fourrages, mais, sauf quelques faits d'armes, on peut dire que pendant

cette dernière et fatale période, l'histoire de la cavalerie fut à peu près insignifiante.

DERNIÈRE PÉRIODE DU SIÉGE

Pendant ces longs jours qui nous séparaient de la capitulation, les souffrances physiques allèrent toujours en augmentant, et peu à peu la cavalerie va se fondre.

Le 9 septembre, les vivres commençant à manquer, on dut livrer mille chevaux pour le service des subsistances. Bientôt il fallut en augmenter le nombre, car on parvenait à peine à nourrir ceux que l'on gardait. Les cavaliers ramassaient les feuilles qu'ils trouvaient et ne craignaient pas, malgré les balles ennemies, de mener paître leurs chevaux au delà de nos lignes.

Le 21, la ration est tellement diminuée que le nombre des chevaux qui meurent de faim dépasse les besoins de l'administration des vivres. Ceux qui restent sont réduits à manger les crins de leurs voisins, de la terre, ou quelques feuilles. On cherche à les faire vivre, non plus pour combattre, car leur faiblesse

est telle qu'ils ne peuvent point marcher, mais pour nourrir l'armée. Avec ceux qui sont debout, on compose deux escadrons par régiment, et les autres cavaliers démontés sont armés de chassepots et sont exercés pour se battre à l'occasion comme l'infanterie.

Bientôt la mortalité par la famine devint telle que l'aspect des camps était hideux : la pluie tombait sans cesse, partout l'on ne voyait que des lacs de boue, et la terre était couverte de cadavres de chevaux si nombreux qu'on ne se donnait pas la peine de les enterrer. Ceux qui étaient encore attachés à la corde se repliaient sur eux-mêmes, tremblaient sur leurs membres, ne pouvaient plus avaler la feuille qui pendait à leurs lèvres décharnées, tombaient et étaient aussitôt dépecés par les malheureux soldats qui s'en disputaient les morceaux. Malgré toutes ces souffrances, le moral des cavaliers ne se laissa point abattre. Constamment mouillés, sans abri, sans pain, souvent sans nourriture, sans effets de rechange, ils supportaient sans se plaindre la hideuse misère des derniers jours, en donnant la preuve de leur énergie inaltérable dans les revers.

Ainsi disparut cette nombreuse cavalerie que nous

avons dépeinte si brillante comme courage sur les derniers champs de bataille. Que n'avait-elle péri tout entière dans les luttes qu'elle avait si vaillamment soutenues. Au moins elle n'aurait pas assisté à son agonie si longue et plus douloureuse que la mort elle-même puisqu'elle devait se terminer par une capitulation, dont le souvenir amer ne s'effacera jamais chez ceux qui l'ont subie.

TROISIÈME PARTIE

Armée de Châlons

Sommaire. — Composition de l'armée de Châlons. — Marche sur Reims, et de Reims sur Sedan. — Combat de Buzancy. — Combat de Beaumont. — Journées de Douzy et Sedan (31 août et 1er septembre).

TROISIÈME PARTIE

Armée de Châlons

Sommaire. — Composition de l'armée. — Marche sur Reims, et de Reims sur Sedan. — Combat de Buzancy. — Combat de Beaumont. — Journées de Douzy et Sedan (31 août et 1er septembre).

I

Nous avons laissé, le 20 août, le maréchal de Mac-Mahon, prenant au camp de Châlons le commandement des 1er, 5e, 7e et 12e corps. Composés d'éléments laissant beaucoup à désirer, le Maréchal avait compris qu'il fallait leur donner le temps de se raffermir, et, dans un Conseil présidé par l'Empereur, il avait été d'avis de se retirer sous les murs de Paris.

Sept divisions de cavalerie étaient attachées à cette armée. Cinq aux différents corps, et deux en réserve.

EN VOICI LA RÉPARTITION

Cavalerie du premier corps, général Duhesme

TROIS BRIGADES

De Septeuil (3e hussards, 11e chasseurs).

De Nansouty (10e dragons, 2e et 6e lanciers).

Michel (8e et 9e cuirassiers).

Cavalerie du cinquième corps, général Brahaut

DEUX BRIGADES

De Bernis (5e hussards, 12e chasseurs).

De la Mortière (3e et 5e lanciers).

Le 3e lanciers est resté à Metz pour suivre la brigade Lapasset.

Cavalerie du septième corps, général Ameil

DEUX BRIGADES

Cambriel (4e hussards, 4e et 8e lanciers).

Du Coulombier (6e hussards et 6e dragons).

Cette brigade n'a pas rejoint.

Cavalerie du douzième corps, général Fénélon.

Cette division appartenait au 6e corps et n'a pas pu rejoindre à Metz.

DEUX BRIGADES

Savaresse (1er et 7e lanciers).

Tillard (1er hussards, 6e chasseurs).

Une seconde division, sous les ordres du général Lichtlin, a rejoint le 25 août le 12e corps à Rethel, et comprenait

DEUX BRIGADES

De Béville (5e et 6e cuirassiers).

Néant (7e et 8e chasseurs).

Les deux divisions de réserve se composaient : l'une des 1er, 2e, 3e et 4e cuirassiers, commandés par le général de Bonnemain. L'autre, sous les ordres du général Margueritte, comprenait les deux régiments de chasseurs d'Afrique, venus de Metz en escortant l'Empereur; plus le 4e nouvellement débarqué, et la brigade Tillard (1er hussards, 6e chasseurs), distraite de la division Fénélon.

II

MARCHE SUR REIMS ET DE REIMS SUR SEDAN

Le 21 août, à 5 heures du matin, les troupes commencèrent à se replier sur Reims. Le Maréchal monta à cheval vers onze heures, et à midi l'Empereur partit en voiture, suivi de toute sa maison. Une division de cavalerie fut laissée en arrière pour couvrir la retraite et brûler tout ce qui se trouvait au camp de Châlons.

Mais on s'était ému à Paris de cette marche rétrograde, et, le 22 août, M. Rouher arrive à Reims pour discuter le plan de campagne et faire prévaloir les idées émanées du gouvernement de la régence. Un Conseil est réuni, on abandonne le premier projet,

et Mac-Mahon accepte de marcher au secours de l'armée de Metz.

Pour se rendre compte des difficultés qui vont surgir, il importe de connaître la position de l'ennemi et les forces avec lesquelles il va nous combattre.

Une armée, sous les ordres du prince Frédéric-Charles, forme le blocus autour de Metz. Deux autres armées marchent sur Paris. L'une, sous les ordres du prince royal de Saxe, s'avance par Verdun; l'autre, commandée par le Prince Royal de Prusse, se dirige par Nancy et Saint-Dizier, et sa cavalerie, poussée au loin, est à Vitry-le-Français et Troyes.

Le plan de campagne imposé au maréchal de Mac-Mahon était donc des plus difficiles, puisqu'il fallait échapper à ces deux armées; mais, une fois adopté, il n'y avait plus à hésiter, car les chances de succès résidaient principalement dans une rapidité surprenante. La masse de cavalerie dont on disposait devait faciliter ce mouvement, le dérober même à l'ennemi au moyen d'un rideau, et le laisser indécis dans les plaines de la Champagne; seulement il eût été nécessaire pour cela de la concentrer dans les mains d'un chef habile, tandis que nous allons la voir mar-

cher, soit par groupes inutiles, soit du côté opposé à l'ennemi; toujours brillante, quand il faudra charger, toujours indécise, lorsqu'il s'agira de prendre le contact et d'éclairer.

Du 20 au 23, le général de Fénélon avait reçu pour mission de couvrir au loin, avec les 1er et 4e lanciers, et le 4e chasseurs d'Afrique, tout l'intervalle compris entre les routes de Châlons à Vitry, et de Châlons à Sainte-Menehould. Le 23, cette division rejoignit le 12e corps, et c'est à partir de ce moment que la composition de ces troupes devient conforme au tableau ci-dessus.

Le 22 août, les troupes sont prévenues par un ordre de marche qu'on allait se diriger sur Montmédy, et, le 23, elles quittent Reims pour se porter sur le Suippe à Bethniville. Les voilà donc, après trois jours perdus, revenues sur le point où elles étaient le 20 au soir. Le 7e corps (Douai) forme l'extrême droite, et le 12e (Lebrun), l'extrême gauche. L'armée est éclairée par les deux divisions de cavalerie de réserve. Celle du général Bonnemain se place à Suippe et Vaudesincourt, pour protéger la droite de l'armée; celle du général Margueritte, en avant-garde, se porte à

Monthois, avec mission d'observer les défilés de l'Argonne, de Grandpré et de la Croix-aux-Bois. Les autres régiments de cavalerie marchent compacts avec leur corps d'armée.

A peine en mouvement, le maréchal craint de se voir gêné par le manque d'approvisionnements, et il se jette à gauche vers Rethel où il arrive le 24.

Le général Margueritte a l'ordre de continuer à éclairer en restant à Monthois, et la division Bonnemain doit se porter à Pont-Faverget.

On avait bien marché durant ces deux premiers jours, et, en continuant ainsi, on pouvait distancer l'ennemi et se trouver quatre jours après devant Metz. Au lieu de cela, nous faisons séjour à Rethel.

Le Prince Royal, en apprenant par sa cavalerie le revirement de nos projets, arrête tout de suite sa marche sur Paris, exécute un changement de front, et se dirige vers le nord-est, en suivant la Meuse pour nous menacer sur notre flanc droit. C'était donc notre côté faible, et il était indispensable de le couvrir par notre cavalerie. Loin de procéder ainsi, la division Bonnemain est envoyée à Rethel, par conséquent sur le flanc gauche, du côté opposé à l'ennemi, et

de plus la division Margueritte, qui restait seule pour protéger l'aile droite est envoyée à Semuy avec ordre de s'éclairer au loin, surtout dans la direction du Chêne Populeux. Une batterie à cheval du 12e corps reçoit l'ordre de rejoindre à Stenay le général Margueritte pour se mettre à sa disposition.

Par suite de ces mouvements, le général Douai (7e corps) apprend en arrivant à Vouziers, que notre cavalerie a quitté les défilés de Grandpré et de la Croix-aux Bois, et qu'il se trouve complétement à découvert en arrière sur sa droite. Ne pouvant rester dans cette position, il détache le 4e hussards à Grandpré avec ordre de rapporter quand même des nouvelles de l'ennemi.

Employant leur cavalerie d'une façon toute différente, les Allemands lancent leurs éclaireurs à des distances énormes. Ceux qui précèdent l'armée venant de Stenay sont à quarante kilomètres en avant, et se montrent au delà des défilés de l'Argonne. A notre arrivée, ils se replient lentement, et seulement après avoir pris connaissance de nos dispositions, dont ils préviennent ceux qui les suivent. Il en est de même pour l'armée du Prince Royal, qui s'avance à marche

forcée. Déployant sur notre flanc un rideau de cavalerie derrière lequel il manœuvre, il nous rejoint rapidement et vient menacer d'une façon inquiétante le 4e hussards, envoyé à Grandpré, ainsi que nous venons de le dire, pour découvrir l'ennemi. Ce régiment, ayant fait dire qu'il était en présence d'une masse considérable de cavalerie, contre laquelle il ne pouvait tenir, le général Douai vint avec ses troupes prendre une position de combat un peu en avant de Longwé. Ce mouvement en imposa à l'ennemi qui se borna à des petits engagements avec le 4e hussards.

Le 27, la division du général Margueritte avait été envoyée pour surveiller les routes dans la direction de Stenay et de Dun. Ce mouvement assurait le passage de la Meuse à Mouzon et Remilly. En arrivant au Chêne Populeux, le Maréchal apprend l'arrivée du prince de Saxe et du Prince Royal de Prusse, et, trouvant compromise sa marche sur Mont-médy, il veut se rabattre vers l'ouest et envoie dans ce sens les ordres aux corps d'armée.

Mais, dans la nuit, le ministre de la guerre, prévenu de cette intention, télégraphie la dépêche suivante:

Ministre de la guerre à Mac-Mahon. Le conseil de

régence, et le conseil des ministres vous supplient de rallier quand même l'armée de Bazaine, sans quoi une révolution est imminente à Paris. »

Le maréchal de Mac-Mahon se soumet encore à la décision venue de Paris, et fatalement pour la France, il reprend la direction de Metz et se dirige vers Stenay.

Plusieurs routes mènent du Chêne populeux à Stenay : l'une, inclinant vers le sud, passe par Harricourt, Bar, Buzancy, Nouart et Stenay; l'autre, par Stône, où elle bifurque pour aller à Stenay, soit directement par Beaumont, soit en remontant plus au nord par Raucourt, Mouzon, et Carignan.

Le 28, le mouvement des troupes commence, et le quartier général arrive à Stône. La cavalerie du général Margueritte s'était portée de Stône sur Mouzon près du 5e corps (général de Failly), et les cuirassiers Bonnemain étaient aux Petites-Armoises, un peu en arrière du 12e corps.

Le 29, la cavalerie Bonnemain couche à Raucourt, et celle du général Margueritte éclaire la rive droite de la Meuse dans la direction de Stenay et de Montmédy.

III

COMBAT DE BUZANCY

Harricourt, le général de Failly arrête
les concentrer, et il apprend que la
les Prussiens sont venus réquisitionner
lendemain, et que pour le moment ils
Il envoie en reconnaissance deux es-
chasseurs qui sont reçus en débouchant
le feu de deux batteries placées sur
mine Buzancy et la route de Nouart.
chasseurs gravissent le coteau, et,
vif, se lancent en fourrageurs contre
étaient à trois cents mètres, lorsque

Les corps d'armée marchent très-séparés. Ceux de Ducrot et de Lebrun se dirigent vers Mouzon et Carignan; ceux de Douai et de Failly s'avancent par Harricourt et Buzancy.

A mesure qu'on se portait en avant, on rencontrait constamment les vedettes ennemies et même des petits groupes de cinq ou six cavaliers paraissant et disparaissant sans cesse, mais toujours inattaquables. Leur mission était, non pas de s'engager, mais de nous surveiller sans cesse, et ce rôle a été intelligemment joué par la cavalerie allemande pendant toute la campagne.

III

COMBAT DE BUZANCY

En arrivant à Harricourt, le général de Failly arrête ses colonnes pour les concentrer, et il apprend que la nuit précédente, les Prussiens sont venus réquisitionner des vivres pour le lendemain, et que pour le moment ils sont à Buzancy. Il envoie en reconnaissance deux escadrons du 12e chasseurs qui sont reçus en débouchant dans la plaine par le feu de deux batteries placées sur la colline qui domine Buzancy et la route de Nouart. Sans hésiter, nos chasseurs gravissent le coteau, et, malgré le feu très-vif, se lancent en fourrageurs contre les batteries. Ils en étaient à trois cents mètres, lorsque

deux régiments de dragons saxons sortent du bois placé à gauche de la route, et s'avancent comme soutien de leurs pièces. Alors les chasseurs s'arrêtent, font feu avec succès, et repartent bravement à la charge. Ils tombent malgré leur petit nombre sur les Saxons et l'on s'attaque au sabre, les nôtres avec la pointe, les Saxons en frappant avec leur large tranchant. Le capitaine d'Ollone est fortement blessé à la tête, nos chasseurs ne peuvent lutter indéfiniment contre une force aussi considérable, et ne voyant pas arriver à leur secours la brigade de lanciers qui était en arière, ils sont forcés de battre en retraite et de se replier en faisant encore le coup de fusil.

Le lendemain, apprenant que l'ennemi occupe fortement les hauteurs de Nouart, le chef d'état major du 5e corps part en reconnaissance avec de la cavalerie et une batterie d'artillerie; mais on marche comme toujours sans s'éclairer, et on arrive sur l'ennemi qui était caché dans les bois; seulement il se découvre en tirant trop tôt, et sa précipitation sauve nos troupes.

Trouvant ses corps d'armée trop séparés, le maréchal envoie l'ordre au général de Failly de se replier

sur Beaumont. Malheureusement, l'ennemi a si bien organisé son cordon de vedettes à cheval qu'il empêche tout passage, et il enlève l'officier et la dépêche. Prévenu plus tard par le général Douai, le 5e corps se dirige vers Beaumont. Ce mouvement demandait une grande prudence, car il fallait suivre une route qui traverse une vaste forêt et qui est presque toujours dominée. C'était le cas ou jamais de se faire précéder au loin par de la cavalerie fouillant les bois et les plis de terrain, puisqu'on avait tout à craindre. Mais la confiance est sans bornes. On se met en route par un temps sombre. Les troupes, harassées de fatigue par deux jours de combat et deux marches de nuit, avancent sans y voir, et arrivent le 30 à Beaumont, au milieu d'une nuit noire, épuisées, ne trouvant personne pour leur indiquer le campement, et se plaçant au hasard entre la forêt et le village. Malgré le voisinage de l'ennemi, on s'établit au bivouac sans se couvrir par de la cavalerie chargée d'explorer au loin le pays. Un bois est proche, on néglige de le reconnaître, et il contient de l'infanterie et de l'artillerie ennemie qui bien dissimulées, assistent immobiles à notre installation.

Un des officiers prussiens, témoin et acteur dans ce drame, racontait plus tard à nos blessés, que notre confiance aveugle les avait vivement impressionnés. De leur poste d'observation, ils voyaient nos soldats, nos officiers s'installant sans aucune méfiance, faisant leur toilette, préparant leurs repas, causant, riant et chantant comme en pleine paix. Cet officier ajoutait : « Qu'il n'avait pu s'empêcher, quoique notre ennemi, de trouver que la guerre avait des moments qui révoltent les cœurs honnêtes, puisqu'il serait forcé, lui, bien abrité, de faire feu, lorsqu'il en recevrait l'ordre, sur des hommes qui se livraient sans défiance, et qui allaient être égorgés comme des moutons. »

IV

COMBAT DE BEAUMONT

Vers onze heures, au milieu du plus grand calme, pendant que les uns reposaient, que les autres faisaient la soupe, le fracas des pièces d'artillerie commence, et le bivouac est criblé de balles et de boulets. Chacun sort ahuri de sa tente; on court aux chevaux qui sont à la corde, et c'est à grand'peine qu'on parvient à les détacher; l'infanterie se porte en ligne; mais, au milieu de ce désordre, les chefs ont peine à réunir leurs troupes et à les maintenir au feu. L'aile droite est écrasée et culbutée dans les bois. On en rallie une partie sur le mamelon, en face du faubourg de Mouzon, et pour sauver le reste, on donne l'ordre à la brigade de Béville d'arrêter l'ennemi.

Cette brigade (5e et 6e cuirasiers) était sur la rive droite de la Meuse. Elle monte à cheval rapidement, passe le fleuve, se porte à mille mètres au dela, et se forme en bataille sur deux lignes, sur la pente d'un mamelon défendu par une batterie de mitrailleuses du 5e corps. Mais lorsque cette batterie veut ouvrir son feu, ses pièces sont de suite démontées et réduites au silence, tant le terrain est couvert d'obus. En même temps, l'infanterie allemande crible de balles nos escadrons qui sont impuissants à se défendre. Un aide-de-camp apporte au galop l'ordre au 6e cuirassiers de se replier, et le 5e cuirassiers est laissé en ligne pour tenir tête à l'ennemi (1).

Le 5e cuirassiers restait seul immobile sous une grèle de balles. Les unes, avec un bruit sec et métallique s'applatissaient sur les cuirasses. Les autres frappaient plus cruellement. Le lieutenant-colonel Assant tombait foudroyé. Le comte de Méautis était blessé au bas ventre. Des hommes, des chevaux mutilés s'affaissaient dans les rangs. L'ennemi s'approchait de plus en plus, ses batteries meurtrières allaient balayer la Meuse, le pont, les gués. Il fallait donc à tout prix retarder ses efforts et détourner la mitraille.

(1) Extrait du rapport officiel du régiment.

Sur un mot du général de Fénélon, le colonel, le sabre à la main, s'élance plein d'entrain en enlevant vigoureusement son régiment. Par fatalité, le sol est détrempé, montant, et coupé par un ravin escarpé. Malgré cela, les cuirassiers se précipitèrent au-devant d'une pluie de feu. On voyait les cimiers des casques troués ou enlevés, les épaulettes coupées, les paquetages déchirés, les pans de tunique percés à jour. Le brave colonel de Contenson tombe foudroyé. Le commandant Brincourt est également frappé à mort. En dehors des officiers supérieurs, 9 officiers des escadrons furent tués ou blessés; 6 officiers eurent en outre leurs chevaux atteints sous eux. Et 11 sous-officiers et 90 hommes furent mis hors de combat. Les épaves du 5e cuirassiers regagnent la Meuse, cherchent à la traverser pour aller se reformer, mais les ponts, les gués, tous les passages sont encombrés par l'artillerie et les bagages. On dut se décider à se jeter à la nage. Seulement le courant était rapide; le fleuve souvent profond. Les chevaux écrasés par le poids énorme qu'ils portent ont peine à se soutenir, manquent de forces pour grimper sur les berges, et, retombant dans l'eau, font périr avec eux un grand nombre de cavaliers.

La page brillante méritée par le 5e cuirassiers est

une de plus à ajouter à celles qui attestent un dévouement sublime mais stérile, par suite de nos anciennes idées, présentant la cavalerie comme faite spécialement pour charger de front.

Ne pouvant plus opposer de résistance sérieuse, le 5e corps est rejeté sur Mouzon, où il est soutenu énergiquement par le 12e corps qui recueille ses débris, et résiste sans plier jusqu'à la nuit, grâce au choix de ses excellentes positions.

Après la bataille de Beaumont, le maréchal de Mac-Mahon avait compris qu'en présense des forces considérables de l'ennemi, il ne fallait plus songer à venir au secours de l'armée de Metz. Son aile droite venait d'être rejetée sur la rive droite de la Meuse; son aile gauche cessait de s'appuyer à la frontière belge. Quitter l'offensive, et chercher à ne pas être coupé dans sa retraite, en se retirant en toute hâte, était pour lui le seul but à poursuivre. Aussi donne-t-il l'ordre à son armée de se replier sur Sedan. Il fait en même temps prévenir de cette décision l'Empereur, qui était à Carignan avec le 1er corps. Ce fut alors dans la ville une précipitation telle pour préparer les fourgons, les postes, les chevaux de selle et les bagages de

l'Empereur, que nous croyions à une panique. A quelles tristes réflexions nous nous livrons en songeant à l'autorité naguère si accentuée de ce souverain, dictant pour ainsi dire ses volontés à l'Europe, et suivant, depuis Chalons, tristement et sans prestige, cette armée qui marchait à sa perte.

Le mouvement de retraite commence; la nuit est obscure, et les chemins sont tellement encombrés par les bagages que les troupes avancent très-difficilement. Le désordre est si grand, qu'au lieu de chercher à dérober ce mouvement à l'ennemi, les soldats allument des torches pour s'éclairer, et on les laisse faire. Aussi les allemands lisent dans notre jeu comme si les cartes étaient abattues. Ils nous suivent à la piste, et voyant clair dans nos projets ils préparent, pour nous écraser, leurs plus formidables moyens d'action.

V

JOURNÉES DE SEDAN (31 AOUT 1er SEPTEMBRE).

Le 31, vers onze heures du matin, après avoir passé Douzy, point de jonction des deux routes de Mouzon et de Carignan à Sedan, le général Lebrun est attaqué sur ses derrières par la cavalerie ennemie qui fond sur nos bagages. Les conducteurs, effrayés, coupent les traits de leurs chevaux pour s'enfuir, renversent les voitures, et tous nos effets sont pris encore une fois. En même temps, une vive canonnade se fait entendre : c'est l'ennemi qui a suivi nos traces et qui nous attaque. Voulant nous empêcher de battre en retraite au delà de Sedan, il a lancé en avant son artillerie et sa cavalerie qui nous forcent de nous ar-

rêter pour leur répondre. Elles donnent ainsi le temps à toute leur armée de se réunir en masse pour la grande bataille du lendemain. Dès le soir, l'ennemi envoie une nombreuse cavalerie dans la plaine près de Donchery, pour empêcher toute communication avec Mézières, et quand il est sûr que nous acceptons le combat, il prend pendant la nuit les dispositions nécessaires pour nous envelopper.

Que faisait notre cavalerie pendant ce temps-là ? Réunie par divisions, elle marchait avec ses corps d'armée. Aucune fraction ne fut détachée pour reconnaître les forces et les dispositions de l'ennemi. On croyait à la présence de 60,000 hommes seulement, et 240,000 se massaient pour nous attaquer. Si, au lieu de la laisser inactive, elle eût été employée au loin pour rester toujours en contact avec l'armée prussienne, le désastre de Sedan ne nous aurait point frappés, car, prévenu qu'il allait être entouré par des forces triples, le maréchal se serait retiré quand même sur Mezières. Cette route était, il est vrai, gardée par la cavalerie ennemie, mais la nôtre était de taille à l'aborder, et certes elle eût forcé le passage. Au lieu de ce rôle si brillant et si utile, nous allons la voir se

dévouer encore en pure perte, et disparaître dans le gouffre qui va engloutir toute l'armée.

Dans la nuit du 31 août, les divisions françaises campent sur la rive droite de la Meuse, et forment un demi cercle autour de Sedan, avec les ailes appuyées contre le fleuve. Les troupes sont échelonnées sur les collines qui dominent de tous côtés la ville. Sedan, place forte de 2e ordre, était très-mal armée, sans munitions, ne contenait aucun approvisionnement comme vivres, ne possédait aucun ouvrage extérieur, était incapable de résistance, et ne pouvait par conséquent protéger une armée battue. Aussi l'ennemi avait-il grand intérêt à nous arrêter sur ce point, et, nous enveloppant pendant la nuit avec des forces effrayantes, il se dispose à nous attaquer par les deux ailes, avec le but de se réunir pour nous cerner complétement. De plus, les collines de la rive gauche sont hérissées d'artillerie combinant ses feux avec ceux de la rive droite. Le Roi, qui était à Vaudresse, se rend à Frénois.

Le 1er septembre, à 4 heures du matin, la fusillade se fait entendre du côté de Bazeilles, qui était occupé par notre 12e corps. Un fort brouillard couvrait toute

la campagne et empêchait de rien distinguer. Le général Lebrun, qui avait donné l'ordre la veille de faire sauter le pont sur la Meuse, ne peut se rendre compte comment l'ennemi a traversé. La fusillade devenant plus vive, il se dirige vers le village, et, lorsque le brouillard est dissipé, quel n'est pas son étonnement de voir les Bavarois sur la rive droite du fleuve. Fait inouï à constater, la poudre de mine manquait, le pont était intact, et l'ennemi, profitant de cette incurie, avait passé tranquillement la Meuse.

Le maréchal de Mac-Mahon, en entendant le canon gronder, monte à cheval suivi de son état-major et de son escorte, appartenant au 6e lanciers. Insouciant du danger, il se porte tellement en évidence qu'il devient le point de mire de l'ennemi. Les projectiles sèment la mort autour de lui, blessant les officiers qui l'entourent, décimant l'escorte, et le Maréchal est frappé d'un éclat d'obus. Ne consultant que son énergie, il veut rester à cheval, mais peu à près perdant tout son sang, il est obligé de se laisser rapporter à Sedan. Sa blessure était très-grave; il ne put songer à conserver le commandement et transmit ses pouvoirs au général Ducrot. Ce nouveau chef, jugeant nette-

ment la situation, comprit que, sur un terrain semblable, il était impossible de résister à des masses appuyées par une artillerie si formidable. Ne voyant de salut que dans un mouvement de retraite, il envoie l'ordre aux commandants des corps d'armée de se replier. Le général de Wimpffem répond par une lettre de service qui le nomme commandant en chef. Arrivant d'Afrique deux jours avant, ne connaissant point le côté faible de cette armée qu'il n'a pas suivi dans ses revers, il n'écoute que son courage, croit à la possibilité d'un succès, et trouve qu'à huit heures du matin on ne doit pas se replier, mais chercher une victoire. « Je suis prêt à vous obéir, répond le général Ducrot, mais laissez-moi insister encore au nom du salut du pays, et croyez-moi, si vous persistez, nous aurons un désastre. » L'ordre étant maintenu de se battre sur toute la ligne, on se prépara à continuer la lutte à outrance.

Nous ne développerons point tous les faits militaires qui se sont successivement déroulés pendant cette triste journée du 1er septembre, le récit sur les opérations combinées des trois armes en ayant été donné par les rapports prussiens et français. Nous

parlerons seulement du rôle de la cavalerie, ainsi que de plusieurs épisodes encore actuellement obscurs.

Le cadre général du terrain et la position prise par l'armée française rendait très-difficile le rôle de la cavalerie. L'action était engagée sur une demi-circonférence, dont Sedan était le centre.

Il fallait donc toute liberté de manœuvres à l'infanterie et à l'artillerie pour se rapprocher de l'arc de cercle, afin de se déployer le plus possible. Aussi la cavalerie fut-elle obligée de se déplacer souvent pour ne pas gêner les mouvements des autres armes. Par suite, les divisions ne restèrent plus invariablement avec les corps d'armée auxquels elles avaient été primitivement attachées. Ainsi, le 12e corps eut pendant un certain temps douze régiments avec lui.

Le terrain le plus propice se trouvant du côté de Floing, c'est sur ce point que nous allons assister aux engagements les plus sérieux. Nos troupes se battaient depuis quatre heures du matin, la fatigue se faisait déjà sentir, et le cercle commençait à se dessiner à une certaine distance de nous. A la gauche, le 5e et le 11e corps bavarois avaient dépassé Vrigne-aux-Bois, et rencontré à Saint-Menges les troupes du

général Douai. Peu à peu le combat s'était engagé sur les collines, qui s'étendent de Floing à Illy, nos troupes avaient résisté avec énergie à cette attaque venant du nord; mais, écrasées par le feu d'une artillerie formidable, elles sont refoulées. Alors, pour rétablir les chances du combat, on demande à la cavalerie de se sacrifier en donnant son suprême effort.

Vers huit heures du matin, la division Margueritte occupait le terrain compris entre Floing et le calvaire d'Illy. La brigade Galliffet était formée sur trois lignes, chaque régiment déployé en ordre inverse. Le 1er chasseurs d'Afrique en première ligne; le 2e chasseurs d'Afrique en deuxième, et le 4e en troisième ligne. La brigade Tillard (1er hussards, 6e chasseurs) était à la droite; chaque régiment en colonne avec distance.

Bravement entraînés par leurs chefs, les escadrons s'ébranlent au galop pour atteindre l'objectif impossible qui leur était désigné; c'est-à-dire les nombreuses batteries prussiennes établies sur les hauteurs, entre Saint-Menges et Fleigneux. Ces batteries avaient en avant d'elles, à mi-côte, deux bataillons déployés en tirailleurs. En voyant arriver la charge, les bataillons ennemis n'ont pas le temps de se reformer en

carrés; mais ils ouvrent un feu très-vif qui abîme le 1er et le 3e chasseurs d'Afrique. Ces deux régiments se retirent sur Illy, en cédant le terrain au 4e chasseurs d'Afrique. Celui-ci, malgré son entrain, ne peut dépasser cette ligne et arriver sur la hauteur. Il exécute alors un changement de front en arrière sur l'aile droite, et va rejoindre le reste de la division qui se retire en colonne avec distance vers le bois de la Garenne, laissant ainsi sa place aux cuirassiers Bonnemain, qui subirent des pertes.

Deux escadrons du 4e lanciers furent également engagés. Ils avaient passé la nuit dans une prairie, près de Floing. Voyant venir les chasseurs d'Afrique, ils montèrent à cheval pour appuyer le mouvement, et eurent les deux tiers de leurs hommes et de leurs chevaux mis hors de combat.

Comme le feu de l'artillerie ennemie augmentait sans cesse, et avait réduit au silence la batterie de la division Margueritte, il fut impossible de rester sur les plateaux, et la cavalerie dut se rapprocher de Sedan. Pendant ce mouvement de retraite, le général Tillard et son officier d'ordonnance furent tués par un obus, au moment où ils approchaient du bois, en arrière

duquel la division se forma en bon ordre malgré les pertes qu'elle éprouvait.

Vers deux heures de l'après-midi, les projectiles arrivèrent de tous côtés si nombreux, et les fantassins prussiens sortirent en telle quantité du village d'Illy, que notre infanterie ne put se maintenir sur les crêtes. On vint alors de nouveau faire un appel désespéré au dévouement de la cavalerie; ainsi que pendant toute la campagne nous l'avons trouvée affrontant la mort, le sourire aux lèvres. Malheureusement, comme toujours, il était trop tard, et ce ne sera qu'une sanglante et stérile hécatombe d'hommes et de chevaux.

Le général Margueritte réunit toute sa division : 1^er^, 2^e^, 4^e^ chasseurs d'Afrique, 1^er^ hussards, 6^e^ chasseurs, et il s'avance sur les hauteurs comprises entre Floing et les bois de la Garenne. Voulant reconnaître le point sur lequel il fallait charger, il se portait bravement en avant, lorsqu'une balle le frappa mortellement à la tête, en traversant les joues et la langue. Il donne le commandement au général de Galliffet, et repasse à cheval soutenu par deux maréchaux-des-logis. Ses yeux sont déjà voilés, sa barbe est teinte de sang, ses mains sont crispées à la selle, et en présence

de ce triste spectacle, chacun de nous regrette ce chef aimé qui était l'étoile de son arme, et dont le souvenir lui sera toujours cher.

Se mettant en tête de la division, le général de Galliffet l'entraîne avec une vigueur remarquable. Méprisant le danger, tous chargent comme à Waterloo. Deux fois les régiments essayent de percer les lignes prussiennes, deux fois ils sont forcés de revenir écrasés et réduits de moitié; et ces escadrons, qui jusqu'alors n'avaient connu que la victoire, durent, malgré leur élan sublime, se replier dans les ravins en arrière des bois. Les pertes furent telles, qu'on put compter par régiment une moyenne de 240 chevaux tués, blessés ou disparus.

Les divisions attachées aux corps d'armée eurent également beaucoup à souffrir, tant le sol était labouré par les projectiles qui éclataient en tous sens. Le colonel du 8e chasseurs fut tué; le général de Fénélon blessé. De sorte que dans cette seule journée notre arme compta 3 généraux tués et un 4e hors de combat (1).

(1) Les généraux Margueritte, Tirard et Tillard tués, le général de Fénélon blessé. Le colonel Jamin du Fresnay tué.

Malgré le courage éblouissant déployé par la cavalerie, les charges ne purent amener aucun résultat décisif, parce que le terrain était impossible et le feu de l'artillerie et de l'infanterie tellement violent, que la moitié des escadrons étaient renversés avant d'avoir pu joindre l'ennemi. Mais si la cavalerie n'a pas réussi dans son effort, elle a le droit au moins d'être fière du souvenir de cette journée, car elle a sauvé l'honneur des armes, et à côté des noms d'Iéna, de Friedland, d'Eylau, ses titres de noblesse dans le passé, elle pourra placer en caractères d'or, l'éloge qui lui fut donné par ses ennemis. Dans une lettre à la Reine après la bataille de Sedan, le Roi s'exprime ainsi : « J'ignore le nom de ces braves régiments que j'ai vus charger des hauteurs avec un courage au-dessus de toute éloge. Ils s'élancent malgré le feu qui foudroie, traversent les lignes, et reviennent en donnant aux yeux attristés le spectacle de la plaine semée de cadavres d'hommes et de chevaux. »

De son côté, le général américain Shéridan, qui suivait le quartier général prussien, écrivait que

jamais il ne vit d'attaque aussi désespérée, d'aussi absolument folle, et uniquement de meurtre.

Les gazettes allemandes rendirent également hommage à la cavalerie dans les termes suivants. « La cavalerie française débouche tout à coup; elle était la dernière espérance, et devait prendre de flanc les batteries qui faisaient tant de mal, ainsi que notre brave infanterie qui eut à soutenir les attaques de cuirassiers, hussards et chasseurs d'Afrique, ces derniers montés sur de superbes chevaux de race barbe. Sur plusieurs points la cavalerie essaye avec une valeur sans pareille de percer, c'est-à-dire d'ouvrir une voie à l'infanterie, mais leurs attaques furent repoussées par un feu calme et bien dirigé qui étendit sur le sol la plupart des assaillants.

Honneur à ces braves adversaires qui se sont rués dans la mort pour sauver ce qu'il était encore possibles des restes de l'armée. » »

Un semblable langage, tenu par des ennemis au moment où ils sont frappés d'admiration, ne résume-t-il pas l'éloge le plus flatteur pour la cavalerie ?

Après ces actions successives, notre infanterie n'étant plus soutenue, commence à céder. L'armée du

Prince Royal de Prusse venant de l'ouest, et celle du Prince Royal de Saxe venant de l'est, opèrent leur jonction à Illy, et dès lors la bataille était perdue. Les colonnes prussiennes débouchent de tous cotés, et refoulent nos corps d'armée qui n'offrent plus assez de résistance pour rester unis. L'ennemi couronne toutes les hauteurs, et met en batterie cinq cents pièces de canon qui concentrent leur feu terrible sur nos soldats épuisés.

Il était environ 3 heures et demie. Le général de Wimpffen, se révoltant contre l'idée que son armée va être prisonnière, veut tenter un dernier effort, Il sait bien que toutes les chances sont contre lui, mais qu'importe ! pourvu qu'il sauve l'honneur du drapeau ! A la tête des troupes qui tiennent encore, il va chercher à percer l'ennemi, et il fait offrir à l'Empereur de se placer dans la colonne destinée à percer les lignes. Celui-ci fait répondre au général qu'il ne peut le rejoindre, et lui adresse un parlementaire pour demander un armistice. En même temps, un drapeau blanc est arboré sur la ville. Le général de Wimpffen refusa de laisser passer le parlementaire et déclara qu'il entendait continuer la lutte. S'adressant alors au

général Lebrun, il lui offrit de se joindre à lui et d'essayer une trouée pour périr les armes à la main. « C'est une folie désespérée, répondit celui-ci, mais je suis prêt à la tenter avec vous. » Alors, l'épée nue, les deux généraux se jettent bravement en avant, suivis de leurs états-majors et d'une partie de leurs troupes; mais leur courage fut stérile. Après quelques instants, voyant tomber tous ceux qui les accompagnaient, ils durent renoncer à leurs projets et céder le terrain.

A partir de ce moment, nos corps d'armée, culbutés sur tous les points, dispersés par la mitraille, se replièrent sans ordre. Les soldats se rapprochent de la place en brûlant leurs dernières cartouches; mais que faire contre une artillerie tirant sans relâche et concentrant ses feux sur le même endroit? Ne pouvant plus opposer de résistance, ils cherchent à s'abriter dans les fossés, derrière les fortifications, et dans la ville; rien ne peut les garantir. Les obus les suivent, blessant, tuant et semant le désordre.

Pendant que toutes les troupes se réfugiaient dans Sedan, deux escadrons de cuirassiers arrivent pour entrer par la porte de Balan; impossible de

passer. De l'autre côté, Bazeilles brûlait, et le faubourg de Balan était rempli de Bavarois. Ne voulant pas se rendre, le commandant d'Alincourt forme ses escadrons en colonne par pelotons, et sans hésiter il se lance au galop. Nos cuirassiers renversent tout sur leur passage; on tire sur eux par les fenêtres, mais ils ne se laissent pas décourager, et malgré, le feu très-vif, ils avancent toujours. L'ennemi, pour leur barrer la route, forme une barricade en culbutant des charettes à l'extrémité du faubourg. Le commandant d'un bond énergique la franchit, et va tomber blessé au milieu des rangs de la garde prussienne. Les cuirassiers viennent s'abattre sur l'obstacle, s'entassent les uns sur les autres, et sont fusillés à bout portant : trois officiers seulement furent relevés sains et saufs, plus un vétérinaire et le sous-intendant qui avait chargé avec eux.

Ce fut le dernier effort tenté, et il est glorieux pour la cavalerie.

A ce moment, la ville offrait un aspect déchirant. Pendant que les troupes se battaient à l'extérieur, Sedan était abîmé par le feu de l'artillerie placée sur les collines qui dominent la rive gauche de la Meuse.

Tirant à coup sûr, ces pièces avaient produit d'affreux ravages. Ici, les projectiles, tombant dans la cour du quartier, renversent les chevaux et les hommes qui y attendent le moment d'agir. Plus loin, un obus pénètre dans l'hôpital, brise un lit sur lequel se trouvait un officier et vient éclater au milieu des blessés. Épouvantés et oubliant leurs douleurs, ceux-ci quittent la salle, et cherchent un abri dans les escaliers. Mêmes scènes sur les autres points. Deux généraux et beaucoup d'habitants trouvent la mort dans les rues. Les débris de tous les régiments viennent se réfugier dans la ville, et comme il fallait résoudre le problème de faire tenir 80,000 hommes dans un espace voulu pour 20,000, les voitures d'artillerie s'enchevêtrent, les cavaliers montent sur les trottoirs, les fantassins s'effacent le long des murs pour ne pas être écrasés, et en moins d'une heure la foule est telle, qu'il est impossible d'avancer ou de reculer. A 7 heures du soir, les derniers coups de fusil se font entendre, et le drame est accompli. Il a duré 15 heures et 14,000 hommes ont été tués ou blessés.

Tout autour de Sedan, les villages sont en feu, éclairant d'une lueur sinistre ce champ de bataille,

témoin de tant d'héroïsme et devenu malgré cela le tombeau de notre gloire Des hauteurs qui nous environnent, les cris joyeux de nos ennemis arrivent jusqu'à nous. Pour eux; c'est l'ivresse et le délire, pour nous c'est le son du glas funèbre! Ah! que l'on sent bien, dans ces moments d'horrible douleur morale, combien sont vifs au cœur ces mots d'honneur et de patrie, et avec quelle joie on payerait de son sang le retour de la victoire! Mais non! après avoir fait bravement son devoir, l'armée écrasée se trouve sans moyen de continuer la lutte et il ne lui reste qu'à traiter d'une capitulation.

Il est impossible de prononcer ce mot déchirant, qui est venu frapper d'étonnement et de stupeur la France entière, sans en appeler au jugement du pays qui a jeté l'anathème sur les prisonniers de Sedan, parce que les événements ont été présentés sous une forme inadmissible. Huit régiments de cavalerie appartenant à l'armée du maréchal de Mac-Mahon ont quitté le champ de bataille. On a exalté leur courage et on les a cités avec orgueil comme ayant brisé, au péril de leurs jours, le cercle de feu qui nous entourait. S'ils ont agi ainsi et en vertu d'un ordre, c'est pour

le mieux, et dans ce cas on a eu raison de les récompenser largement. Nous ne venons pas, du reste, discuter ici ce fait dont les causes sont encore dans l'ombre. Ce soin doit revenir à une commission ; car il importe pour l'avenir que cette question qui touche à tant de côtés militaires ne reste pas sans solution. En attendant ce verdict, le plus sage est de se taire; mais s'il est de bon goût de garder le silence sur ceux qui sont partis, il est de notre devoir de défendre ceux qui sont restés ; car puisqu'on a exalté les premiers, on a par cela même blessé l'amour-propre des autres.

Les rapports prussiens indiquent nettement qu'une fois le cercle fermé par eux, aucune troupe ne l'a rompu les armes à la main. Or, à dix heures, ce cercle existait déjà, et traçait une ligne infranchissable aux régiments restés sur le champ de bataille. A deux heures, un effort terrible fut tenté par la cavalerie d'Afrique, par les hussards, les cuirassiers et les lanciers. L'éloge donné par le roi de Prusse, le mot du général Shéridan, et le récit des gazettes allemandes sont là pour attester que jamais courage plus brillant ne fut déployé par de la cava-

lerie. Malgré cela, elle ne put passer. A trois heures et demie, un second effort fut essayé avec la même bravoure par les généraux de Wimpffen et Lebrun, suivis d'une partie de leurs troupes. On dut encore se replier, en laissant le sol jonché de cadavres d'hommes, de chevaux et de débris d'artillerie. Enfin une troisième tentative fut faite plus tard par les cuirassiers. Nous les avons vus venant culbuter sur les barricades et presque tous fusillés, sans réussir à franchir les lignes.

Ces essais ont été infructueux, mais que pouvaient faire de plus ces braves régiments, qui se sont dévoués avec tant d'abnégation ?

Ils n'ont pas percé, c'est incontestable, mais ils ont le droit d'être fiers de ne pas avoir quitté le champ de bataille, d'être restés soumis au devoir, attendant les ordres du général en chef, chargeant à fond quand il le leur demande, jouant jusqu'au dernier moment une partie désespérée, et se dévouant avec élan sans souci de l'avenir.

Voilà quel a été le rôle des prisonniers de Sedan! Ils ne demandent qu'à être jugés, car plus leur conduite sera connue, plus on rendra justice à leur fidé-

lité au drapeau si obstinément trahi par fortune.

Pour achever l'histoire de la cavalerie dans cette campagne, nous avons encore quelques mots à ajouter. C'est avec une sombre tristesse que l'on avance dans ce récit, car du calice il reste à boire les gouttes les plus amères.

L'ordre du vainqueur est arrivé : tout ce qui est à nous lui appartient, et, pour ne rien perdre de ses trophées, il promet des conditions plus douces s'il les reçoit intacts. A cette pensée, la rage s'empare de tous, et comme un éclair, le même sentiment parcourt les rangs. Les soldats refusent de rendre leurs armes, et, se moquant des représailles, ils se mettent à tout briser.

Les pistolets, les sabres, les cuirasses, les lances sont mis en pièces ; les selles sont brisées et jetées au vent ; les drapeaux sont brûlés. Bientôt les rues sont jonchées des débris, et la ville offre l'image d'une plage désolée, couverte de nombreuses épaves jetées par la tempête. On nous a fixé comme point de réunion, le village d'Iges qui est à l'extrémité du coude formé par la Meuse. Mornes et silencieux, les

régiments s'acheminent et se rendent sur cette langue de terre maudite.

Cherchez et inventez tout ce que la misère peut avoir de plus répugnant, de plus malsain et de plus hideux, vous n'arriverez encore qu'à une pâle copie des privations qui ont été imposées. La nuit arrive, les troupes marchent devant elles, sans savoir où s'arrêter, et refluent d'avant en arrière; les malheureux soldats sont sans vêtements, sans abri, sans nourriture. Il faut rester dehors et la pluie tombe à torrents. Les pieds dans la boue, sans manteau, couverts d'habits usés, ils se serrent les uns contre les autres pour se garantir du froid. La faim, ce mal qui ne pardonne point, arrive avec son cortège de douleurs. La soif se fait également sentir, car la Meuse nous entoure, il est vrai; mais elle est corrompue par les cadavres sans nombre qu'elle roule.

Mêmes souffrances pour les chevaux, et il se produit alors des scènes tumultueuses. On a souvent parlé des courses furieuses dans les vastes plaines de l'Amérique par les troupeaux de chevaux sauvages. A plusieurs lieues à la ronde, on entend, dit-on, la terre trembler sous leurs pas, et ces bandes frémis-

santes, semblables à l'ouragan déchaîné, renversent tout sur leur passage. A Iges, le même coup d'œil s'est présenté. Dix mille chevaux restaient à la cavalerie. Pour ne point les laisser à l'ennemi, on coupe les cordes et on rend la liberté à ces animaux qui s'élancent affolés dans toutes les directions, et transforment en steppes ce pays qui n'offre plus un coin pour s'abriter; ne recevant aucune nourriture, ils deviennent furieux, se livrent des combats à outrance, se déchirent les uns les autres, et quand, pour se désaltérer, ils courent à la rivière, leur allure est si rapide, que les premiers culbutés par ceux qui suivent se noient dans le fleuve qui ne cesse de charier leurs cadavres. Pendant quatre jours, il fallut non point vivre, mais ne pas se laisser mourir de faim dans ce cloaque hideux, véritable image de l'enfer du Dante, où nous étions jetés sans ressources.

Comment oublier de semblables scènes? Cette cavalerie si brillante il y a un mois à peine, si insouciante du danger, si confiante en son ardeur, si dévouée lorsqu'on lui demandait ses plus sublimes efforts, la voilà maintenant complétement anéantie. Nous avons décrit précédemment comment celle de

Metz s'était peu à peu éteinte à la fin d'octobre; le vent du malheur avait également soufflé sur elle et en avait dispersé jusqu'aux cendres. Mais leur souvenir restera impérissable, car les titres de gloire qu'elles ont acquis sont signés avec le sang, partout si généreusement versé pour la patrie.

Tel fut le rôle de la cavalerie française à l'armée du Rhin. Bien dure a été la leçon que nous avons reçue; aussi faut-il qu'elle nous profite, et nous allons pour cela, dans le chapitre suivant déduire des événements que nous venons de raconter, l'esquisse de l'instruction que la cavalerie doit recevoir.

QUATRIÈME PARTIE

Sommaire. — Étude sur le rôle de la cavalerie avant, pendant et après le combat.

QUATRIÈME PARTIE

SOMMAIRE. — Étude sur le rôle de la cavalerie avant, pendant et après le combat.

I

RÔLE AVANT LE COMBAT

Ce n'est pas seulement le jour de la bataille, disent les écrits allemands, que le rôle de la cavalerie est des plus importants. Souvent même il n'est qu'accessoire. Si on trouve l'occasion de la lancer de front, évidemment on ne la néglige point ; mais son action délicate et indispensable commence la veille du combat pour éclairer, se mettre en contact avec l'ennemi, relier les

corps d'armée et tendre un rideau, derrière lequel le commandant en chef fait mouvoir ses troupes et les dispose pour l'action générale.

C'est avec cette tactique intelligemment mise en pratique que l'Allemagne a ouvert les hostilités. Ses éclaireurs, lancés à une grande distance, marchent jusqu'à ce qu'ils rencontrent l'ennemi. Alors le contact (Fühlung) est pris et ne se quitte plus. L'adversaire, par conséquent, ne peut faire un mouvement sans que le général en chef en soit prévenu. Pour jouer ce rôle il faut une cavalerie adroite, et nous devons accorder à la Prusse qu'elle avait merveilleusement préparé la sienne pour le service qu'elle devait en exiger. Nous en trouvons la preuve dans toutes les phases de cette guerre. Dès le début, elle lance des petits groupes de cavaliers qui viennent hardiment sur notre territoire étudier nos positions. Connaissant le pays mieux que nous-mêmes, ils s'avancent sans tâtonner.

A Wissembourg, à Wœrth, les éclaireurs préviennent que nous ne sommes pas en force, et que nous serons écrasés par le nombre. Pendant notre retraite, ils nous suivent pas à pas, nous surveillent sans relâche, rendant un compte exact de nos haltes, de nos

départs, de nos marches, nous forçant par leurs pointes hardies à modifier nos itinéraires, paraissant et disparaissant sans cesse, mais restant toujours insaisissables. Un instant l'état-major prussien perd nos traces dans les plaines de la Champagne, parce que nous avons subitement changé nos plans ; mais il nous retrouve rapidement au moyen de sa cavalerie, qui dès lors ne perd plus le contact, et marche sur notre flanc en déployant un rideau derrière lequel son armée manœuvre.

Lorsque nous arrivons au Chêne-Populeux, l'ennemi se garde à une distance telle qu'il est couvert à dix lieues en avant. A mesure que nous avancions, nous rencontrions des petits groupes de cinq à six cavaliers, se retirant lentement après avoir pris connaissance de nos dispositions dont ils prévenaient ceux qui les suivent. Si nous avions voulu les poursuivre, chaque fraction se serait retirée jusqu'à un soutien capable de résister, et alors nous eût tenu tête pour nous empêcher de percer ce rideau et d'arriver à l'armée elle-même. Ce service était si bien fait par la cavalerie prussienne, que nous marchions pour ainsi dire dans un filet tendu qui nous empêtrait dans ses mailles.

Quelle différence avec notre manière d'opérer? A l'armée de Metz, comme à l'armée partie de Strasbourg, nous retrouvons les mêmes traits distinctifs. Bravoure héroïque, mais résumant en elle toute notre science. On se garde si mal que des grand'gardes de cavalerie sont placées en arrière de celles de l'infanterie; on ne s'éclaire pas mieux. Au lieu de ce contact continuel et sans intermittence obtenu par l'ennemi, soit par des cavaliers isolés, soit par des petits groupes s'avançant avec précaution et en se défilant, nous envoyons des reconnaissances d'un ou deux escadrons, et même d'un régiment marchant en vue de tous. Ces reconnaissances avaient bien l'ordre de se porter au loin, mais souvent elles rentraient sans avoir découvert l'ennemi, et annonçaient qu'il ne nous menaçait point. Alors qu'arrivait-il? C'est que celui-ci nous suivait à quelques kilomètres en arrière, et au moment où nous étions en repos et en confiance, il criblait d'obus nos bivouacs.

C'est ainsi que nous avons été surpris à Wissembourg et à Beaumont.

A Vionville, les chevaux étaient à l'abreuvoir quand l'artillerie prussienne ouvre son feu. A Wœrth, le

général en chef est si mal éclairé qu'au lieu de 40,000 hommes à combattre, 140,000 sont en ligne. Il en est de même pour Sedan. Les forces triplent dans la nuit sans qu'on s'en doute, et 240,000 hommes nous enveloppent. Ces exemples suffisent pour démontrer que nous avons beaucoup à apprendre pour nous éclairer.

Nous entendons souvent dire : le service en campagne contenait toutes les prescriptions nécessaires, seulement nous ne les avions pas assez étudiées. Suivant nous, cette manière de voir n'est pas exacte. Nos théories sur les avant-postes sont loin de suffire à l'urgence d'être exactement renseigné sur l'ennemi. Lignes de vedettes, de petits postes de grand'gardes ; reconnaissances et patrouilles qui sortent et rentrent, voilà qui est fort bien pour une troupe qui se garde en restant sur la défensive. Mais ce système est tout à fait insuffisant pour une armée qui prend l'offensive, car si l'on se contente de prendre des nouvelles de l'ennemi par des reconnaissances allant aussi loin qu'on le voudra, mais rentrant dire ce qu'elles ont vu, la situation peut se modifier à chaque minute pendant qu'elles reviennent, et les renseignements

justes au début peuvent être souvent transformés en erreurs fatales. Pour les éviter, le procédé de prendre le contact est nécessaire, et dans notre résumé nous indiquerons comment il s'applique.

Dans quelle instruction aurions-nous également trouvé la manière de tendre un rideau qui masque une armée et lui permette de se mouvoir sans être vue et inquiétée? C'est cependant un de nos rôles les plus importants. L'exemple suivant, pris dans les rapports prussiens, en donne la preuve. A l'armée de la Loire, le prince Frédéric-Charles, ayant ses troupes fatiguées, déploya sa cavalerie, et, masqué derrière ce rideau, simulant de fausses attaques sur les généraux Bourbaki et Chanzy, il donna à son armée huit jours de repos, pendant lesquels elle reçut vêtements, chaussures, vivres, et quand elle fut bien refaite et complétée par des renforts, le prince retira sa cavalerie, la plaça aux ailes, et confia à son artillerie le soin de nous écraser.

L'armée de Metz nous fournit un exemple analogue. Après la bataille de Bézonviile, pendant que l'armée française restait dans le rayon d'action de la ville, la cavalerie ennemie garde sans cesse le contact,

inonde de cavaliers le pays sur lequel nous devions opérer le lendemain, et tend entre elle et nous un impénétrable rideau qui masque les deux armées allemandes, leur permettant ainsi de se réunir sans être inquiétées et d'exécuter, le 17 au matin, une grande conversion à droite, en pivotant autour de Gravelotte.

Il en fut de même pendant toute la marche sur Sedan du prince royal de Saxe et du prince royal de Prusse. Sur tous les points, nous avons été sans cesse mal renseignés sur les grands mouvements de l'ennemi, parce qu'il les cachait avec beaucoup d'art par de longs rideaux de cavalerie. Ces idées nouvelles avaient amené dans l'armée prussienne une tactique que nos réglement passaient sous silence. Comme l'ennemi joignait à cela l'étude approfondie du terrain que nous avions négligée, notre cavalerie s'est trouvée placée dans une position d'infériorité que la valeur la plus brillante n'a pu contre balancer. L'équilibre est facile à rétablir, mais pour cela convenons que nous avons fort à étudier.

II

RÔLE PENDANT LE COMBAT

Il était généralement admis, par suite de la longue portée des armes à feu, que l'emploi de la cavalerie était impossible contre de l'infanterie non ébranlée ou de l'artillerie en position. L'étude de cette guerre nous fournit néanmoins l'exemple continuel d'engagements produits dans de semblables conditions. Il suffit de les examiner pour s'assurer que la troupe menée de la sorte est à peu près certaine d'être anéantie, et cela sans amener aucun résultat.

A Frœschwiller, on lance la cavalerie à différentes heures de la journée sur de l'infanterie et de l'artillerie victorieuses. Les régiments partent successive-

ment, courent dans le vide, et reviennent avec des pertes énormes sans avoir échangé un coup de sabre, et sans avoir pu joindre l'ennemi. Donc échec assuré, sans chance aucune de succès.

A Beaumont, même situation, même résultat.

A Sedan, la cavalerie se précipite avec le courage du désespoir sur l'infanterie et l'artillerie. Celles-ci attendent de pied ferme et foudroient nos régiments qui rentrent réduits de moitié, et sans avoir pu faire ralentir le feu.

A Rézonville, les cuirassiers de la garde sont lancés sur des carrés prussiens. Ils viennent se briser contre eux, restent en grand nombre sur le sol, et ne parviennent pas à entamer l'ennemi.

Donc à toutes les actions, courage héroïque, mais pertes énormes, sans obtenir aucun avantage.

Comme preuve contraire, nous avons souvent entendu citer la charge exécutée par la brigade de Brédow, appartenant à la division du duc Guillaume de Mecklembourg. En se reportant à l'exposé de ce fait que nous avons donné en détail, on voit que la conclusion reste la même. Cette charge contre notre infanterie et notre artillerie fut exécutée par deux

échelons de cuirassiers et uhlans. Avant leur départ, l'ennemi avait eu la précaution indispensable, que nous avons toujours négligée, d'écraser nos pièces par le feu des siennes. Malgré cela, si nous examinons le résultat obtenu, nous constatons que les escadrons ont bien traversé nos lignes en les sabrant, mais comme à leur retour ils ont été littéralement exterminés par nos dragons et nos cuirassiers, on peut dire qu'à part le côté brillant, le succès a été plus fictif que réel, puisque notre infanterie n'a pas été dispersée, et que l'artillerie n'a perdu aucune de ses pièces.

Des exemples qui précèdent, il semblerait naturel de conclure que le rôle de la cavalerie est amoindri pendant les batailles; loin d'en être ainsi, nous allons démontrer que son action, plus intime avec l'artillerie par suite de la longue portée des armes, lui assigne à l'avenir une mission différente, il est vrai, de celle du passé, mais plus importante que jamais. Nous venons de la voir échouer malgré sa valeur éblouissante, parce qu'on ne savait l'employer que de front et lorsque tout était perdu. En eût-il été de même si on s'en était servi pour prolonger les lignes de batailles, exécuter de grands mouvements tournants, et se porter au

loin avec de l'artillerie dont elle devenait le seul soutien possible? C'est ce que nous allons demander à l'examen de nos différents combats.

A Frœschwiller, la lutte est restée indécise jusqu'à deux heures, moment où l'ennemi a prononcé son mouvement tournant : 35,000 hommes allaient avoir à lutter contre 140,000, et notre aile droite, ainsi que nous l'avons dit, était le point le plus inquiétant. On pouvait le couvrir et compenser notre infériorité numérique en se prolongeant par une grande ligne de cavalerie. Dix régiments faisaient partie du premier corps; deux seulement se trouvaient à l'aile droite, et les autres étaient inutilement répartis au centre et dans les divisions d'infanterie. Ils ont abordé de front les positions et n'ont rien obtenu. Il est permis de supposer qu'il en eût été autrement si on avait répondu au mouvement tournant de l'ennemi par une manœuvre analogue. Au moment où les colonnes venaient en serpentant le long des collines pour nous envelopper, des batteries d'artillerie portées au loin sur leur flanc, et appuyées par toute la cavalerie, auraient pu arrêter leur marche et nous donner le temps de nous replier. Le général commandant la quatrième

division eut cette pensée, car il donna des ordres dans ce sens, mais les éléments lui manquèrent, et il dut se borner à lutter pied à pied sur le terrain qu'il occupait. Il était impossible de songer à obtenir une victoire, seulement notre armée aurait pu au moins se retirer en bon ordre, tandis qu'elle fut dispersée.

A la bataille de Beaumont, la cavalerie est également perdue, parce qu'elle attaque de front, et rencontre un précipice qui eût été évité, si on lui avait laissé le temps de tourner le mamelon par la pente la plus douce.

A Sedan, la position est exceptionnelle. Impossible de s'étendre et de prolonger les ailes, puisqu'il faut se battre sur un arc de cercle dont les extrémités s'appuient sur un fleuve. Aussi nous voyons les régiments se déplacer sans cesse et s'agiter comme l'aiguille d'une boussole affolée par l'orage, tournant dans tous les sens et ne se fixant jamais. Dans l'étude de cette journée si fatale pour nos armes, nous trouvons un fait qui démontre mieux que tout commentaire le rôle immense à tirer de la combinaison de la cavalerie et de l'artillerie.

Le colonel des hussards prussiens, qui est venu

prendre possession de la place de Sedan, nous a dit que pendant plusieurs heures, les deux cents pièces de canon qui nous avaient foudroyés étaient restées sous la seule protection de son régiment. Grande avait été sa perplexité durant ce temps, car la lutte lui eût été impossible. Aussi, pour nous faire croire à la présence de troupes nombreuses, il s'était promené sur les différentes crêtes, montrant ainsi un peu partout une ligne qui semblait en se déroulant se prolonger au loin. Quel succès nous aurions obtenu si notre cavalerie avait été lancée sur le régiment qui gardait ces deux cents pièces ?

La bataille de Rézonville met en lumière la puissance de la cavalerie lorsqu'elle agit aux ailes. Menacé par un grand mouvement tournant de l'ennemi, le général de Ladmirault rassemble à la hâte la cavalerie qui est près de lui, la lance hardiment, parvient à dégager la droite de l'armée, et il reste maître du terrain. Ce fut un succès, mais nous avons plusieurs fois entendu dire au général que ce succès non décisif, il l'eût transformé en victoire complète, s'il avait eu sous la main une nombreuse cavalerie, non fatiguée et formée à l'avance pour être engagée

au moment voulu. Au lieu de cela, elle s'était divisée en quatre groupes distincts, ayant chacun leur chef.

D'un côté les généraux du Barail et Legrand. Plus loin le général de France avec les lanciers et les dragons de la garde, arrêtés là par hasard en revenant de fournir une course à perte d'haleine pour escorter l'Empereur. Enfin près de Bruville, se trouvait le général de Clérembault.

Comme cette nombreuse cavalerie n'avait pas été envoyée avec un but sur les points cités, chaque chef restait son maître, circonscrivait son initiative individuelle, et par contre, l'exécution des ordres donnés par le commandant du quatrième corps devait perdre en force et en rapidité.

En effet, il fallut d'abord aller expliquer à chacun la pensée du général de Ladmirault; puis les charges furent successives par suite de l'absence d'une seule et même main dirigeant le tout, et lorsque la sonnerie partielle du ralliement fut sonnée pour la garde, les autres régiments la prirent aussi pour eux et revinrent également en arrière.

Quant au général de Clérembault qui se trouvait près de Bruville, sans avoir été prévenu de ce qui

allait se passer, il ne se douta du grand engagement que par la vue de l'immense tourbillon de poussière soulevé par les combattants. Il se porta rapidement en avant, mais il n'arriva que pour la fin de la lutte. Sa division comprenait cinq régiments; un appoint semblable lancé à temps eut certes changé les résultats.

Le général de Ladmirault est donc en droit de dire qu'il aurait obtenu une victoire complète au lieu d'un succès non décisif, s'il avait eu sous son commandement dès le début de la journée, cette nombreuse cavalerie formée à l'avance derrière l'aile droite, et donnant ensemble au moment voulu, sous l'impulsion d'un seul chef bien pénétré du but à atteindre.

Le bataille de Rézonville, vient de nous montrer l'importance des mouvements tournant et la puissance de la cavalerie agissant aux ailes. Nous allons de nouveau en trouver la preuve dans les combats suivants.

BATAILLE DE GRAVELOTTE (18 AOUT)

Pendant cette journée, le rôle de notre cavalerie fut sans importance, parce que les divisions Desveaux,

de la garde; de Forton, de la réserve; de Valabrègue, du deuxième corps, autrement dit le gros de nos forces, fut massé dans les fonds de Lessy, de Châtel Saint-Germain, et de Moulin Longeau, où elles ne pouvaient que recevoir des projectiles sans avoir leur liberté d'action. Auraient-elles trouvé une place utile à notre extrême droite pour opérer sur le terrain découvert, en avant de Saint-Privat et de Raucourt; c'est ce que nous allons examiner.

L'aile droite de l'armée était le seul point de notre ordre de bataille qui permettait comme terrain le jeu de la cavalerie. C'est donc là qu'elle aurait dû, dès la veille, être réunie tout entière sur les bords de la rivière d'Orne, dans les villages de Sainte-Marie-aux-Chênes, Saint-Ail, Batilly, Habouville. Elle eût trouvé des bivouacs excellents, une vaste plaine découverte, et dans les champs, un sol assez ferme pour manœuvrer partout.

Ainsi disposée, elle nous eût prévenus du grand mouvement tournant que l'ennemi effectuait dans la journée du 18, avec le concours de sa cavalerie. Que faisait en effet celle-ci ? Ce n'est point par des charges qu'elle agissait sur notre ligne de bataille, mais

elle précédait avec de l'artillerie le mouvement de son aile marchante (aile gauche) dans son grand mouvement de conversion à droite. Elle couvrait ainsi le déploiement des colonnes d'infanterie dans les fonds de Batilly et de Saint-Ail, avant leur attaque sur Saint-Privat.

En agissant de même, notre cavalerie, avec l'aide de ses batteries légères, aurait pu retarder assez la marche de l'ennemi pour l'empêcher d'atteindre notre droite avant la fin du combat, et elle se serait trouvée aux prises avec la cavalerie ennemie, qui put opérer à son aise. Si les divisions de cavalerie Desvaux, de Forton et Valabrègne, inutiles dans les positions qui leur avaient été assignées, eussent opéré, ainsi que nous venons de le dire, en avant de notre aile droite, elles auraient rendu possible un mouvement offensif de cette aile, qui se serait trouvée appuyée par les deux divisions de cavalerie, placées derrière le troisième et le quatrième corps, et qui n'eurent pas à agir, parce qu'on resta sur la défensive.

ATTAQUE DES LIGNES DE SAINTE-BARBE

Pendant les journées du 31 août et du 1er septembre, la cavalerie ne fut pas employée, mais on aurait pu l'utiliser à notre aile droite sur les route de Sarre-louis et de Saint-Avold. Précédée de son artillerie dont elle eût été le soutien, elle aurait accompagné le mouvement en avant de la division Bastoul du deuxième corps, appuyée à leur droite par la division de Castagny (3e corps). Ici comme à Rézonville et à Amanvillers, c'est un mouvement offensif et tournant de notre aile droite qui seul aurait pu nous donner le succès; c'est donc là qu'il aurait fallu porter la cavalerie, puisque le terrain lui était favorable.

De tous les exemples qui précèdent, il est naturel de conclure que le rôle de la cavalerie dans les combats n'est pas amoindri, mais qu'il faut renoncer à employer cette arme comme nous l'avons fait pendant la campagne.

Nous devons chercher les grands résultats en pro-

longeant les lignes et en exécutant des mouvements tournants. Dans toutes les batailles, c'est aux côtés de notre armée que la cavalerie aurait eu un rôle brillant, et décisif, si elle avait été concentrée, au lieu d'être divisée par fractions inutiles.

Quant aux charges, en dehors de celles exécutées contre la cavalerie, l'expérience a prouvé que les régiments lancés de front avaient invariablement subi des pertes énormes sans obtenir un seul avantage sérieux. Cessons alors de dépenser inutilement un courage héroique.

Ceci nous amène a placer une considération qui a bien son importance. Lorsqu'une division doit charger, le règlement prescrit au général de partir en tête pour l'entraîner. Alors qu'arrive-t-il ? c'est que pendant qu'il se bat lui-même, il n'y a plus personne pour suivre de sang-froid les péripéties du drame, pour faire sonner le ralliement si l'on éprouve un échec, ou pour ordonner la poursuite si on est victorieux. La grande charge de Rézonville nous en donne un exemple.

Le général Legrand part bravement en tête de sa division. Percé de coups, il tombe pour ne plus se

relever. Sa troupe continue sa course, se choque, combat corps à corps, et il n'y a plus de chef pour diriger le combat ou le faire cesser. Aussi nous commençons par être ramenés.

Et la réserve que toute troupe doit avoir? qui donc la conduira, jugera du moment de la lancer et du point sur lequel elle doit frapper. C'est elle, cependant, qui est destinée à compléter le succès. La charge de Rézonville est encore là pour le pouver. Nos régiments pliaient, lorsque le colonel du quatrième dragons arrivé seulement pour la fin de la lutte, enlève vivement un seul de ses escadrons, tombe sur l'ennemi, le force à regagner les côtes, et finalement à quitter le terrain.

Donc, suivant nous, la place d'un chef qui commande une troupe de cavalerie assez forte pour avoir une réserve, n'est pas en tête lorsqu'elle charge. Il doit donner cette mission à l'officier qui le suit en grade. Quant à lui, il doit observer toutes les phases du combat prêt, à lancer sa réserve, soit pour soutenir un point faible, soit pour fixer la victoire ou protéger le ralliement.

Il nous en coûtera pour rompre avec cette habitude

parce qu'elle avait un côté chevaleresque qui sied au caractère français. Mais si le rôle sera moins brillant, il aura l'avantage d'être plus pratique et, dans ce cas, il faut l'adopter.

III

RÔLE APRÈS LE COMBAT

Si l'armée est victorieuse, le rôle de la cavalerie n'est pas à discuter, puisqu'il consiste évidemment à poursuivre avec vitesse et à harceler l'ennemi par tous les moyens possibles. Mais si l'armée bat en retraite, la place de la cavalerie ne peut plus être en arrière, ainsi qu'on le prescrivait autrefois. Cette arme, étant incapable de lutter seule contre la longue portée des pièces d'artillerie, se trouverait rapidement écrasée et dispersée, si elle était prise à dos ou de flanc par des batteries nombreuses, et il pourrait en résulter un désordre irréparable parmi les troupes qui la précèdent.

L'armée de Metz nous fournit une preuve concluante à l'appui de ce que nous avançons.

Le 7, toute la division de cavalerie du général de Clérembault reçut l'ordre de couvrir la retraite du 3e corps, qui devait quitter Saint-Avold le 8, pour se replier sur Metz, sur la route de Longeville. Depuis Saint-Avold jusqu'à Longeville, distance de quatre kilomètres et demi, la route passe entre des bois qui viennent sur certains points presque au bord de la chaussée, et laissent à découvert sur d'autres un terrain insuffisant pour un déploiement considérable. A Longeville, la route bifurque et s'élève à gauche sur un plateau assez étendu.

La division de cavalerie se composait de quatre régiments de dragons (2e, 4e, 5e, 8e). Les deux de la brigade Juniac avaient été envoyés à Forbach et rentrèrent le 8 au matin; plus trois régiments de chasseurs (2e, 3e, 10e). Le 3e ayant été entièrement détaché avec la première division d'infanterie du 3e corps, la division Clérembault comptait donc six régiments.

Le général comprenant que le moindre désordre dans une arrière-garde ainsi constituée aurait les conséquences les plus funestes, puisqu'il ne pouvait agir à l'aise sur les côtés de la route, fit prévenir plusieurs fois le maréchal Bazaine qu'une cavalerie aussi

nombreuse serait, dans ces conditions, plus dangereuse qu'utile. Le Maréchal ne crut pas devoir se rendre à ces observations, et, conformément au premier ordre, le 8 à trois heures et demie du matin, le mouvement de retraite commença. Trois divisions d'infanterie (Grenier du 4e corps, Castagny et Decaen du 3e) s'engagent en colonnes profondes sur la route. A leur suite, vient un interminable convoi de voitures de réquisition, s'allongeant sans cesse par suite de sa marche entrecoupée, lente et irrégulière.

Pendant tout le temps que dura le défilé de cette colonne, la cavalerie dut rester dans le bas-fond de Saint-Avold, avec une extrême fatigue pour ses hommes et ses chevaux, et sans pouvoir rendre aucun service, vu qu'il lui était impossible d'empêcher l'ennemi de venir nous attaquer de flanc.

A une heure de l'après-midi seulement, la division de cavalerie fut à même de prendre son ordre de marche. Le général la disposa par échelons à droite et à gauche de la route. Du côté de la frontière, l'espace ne permit pas de déployer plus d'un escadron de front. Une batterie de 4, mise à la disposition du général, fut établie sur un point dominant la vallée de

Saint-Avold. A deux heures, la division Decaen eut terminé l'évacuation complète de ses positions, mouvement qu'elle exécuta dans un ordre remarquable. Dès lors, la cavalerie demeura seule en arrière pour protéger la retraite, et par suite de la configuration du terrain, elle dut bientôt reprendre la route, et quitter la formation de combat pour rompre en colonne, même se prolongeant à l'infini avec ses vingt-quatre escadrons. En avant, l'infanterie et les voitures continuaient de marcher péniblement, lentement, et forcément avec un peu de désordre.

On se rend compte facilement du désastre qui serait arrivé, si à ce moment une simple batterie prussienne était venue prendre position sur les hauteurs qui dominent Saint-Avold, et avait ouvert le feu sur cette longue file de cavalerie ne pouvant opposer aucune résistance, et n'ayant plus même le soutien de sa batterie d'artillerie qui était dominée par celle de l'ennemi. Malgré tout le courage et le sang-froid que l'on peut rêver, à force de recevoir des coups sans en rendre, l'inquiétude se serait produite, l'allure aurait insensiblement augmenté de vitesse de la queue à la tête de la colonne, et une fois le désordre mis dans

les rangs, les convoyeurs pris d'épouvante auraient amené une véritable déroute.

Ce danger ne s'est pas réalisé, parce que les Prussiens n'ont paru qu'après notre arrivée sur le plateau de Longeville, mais nous devons néanmoins en déduire une leçon, et conclure que peu de terrain permet à la cavalerie de couvrir une retraite. Ce rôle reviendra plutôt à de l'infanterie couverte par des tirailleurs, se retirant lentement, en profitant de tous les mouvements du sol, et appuyés par de l'artillerie disposée sur les points culminants.

Tous les exemples de la campagne sont là pour le démontrer. Lorsque les charges de cavalerie arrivaient, l'infanterie ennemie ne se donnait même pas la peine de former le carré. La ligne déployée suffisait pour briser les rangs, entourés alors par les tirailleurs des ailes qui avançaient pour les prendre à dos et de flanc.

Dans ces conditions, le jeu de la cavalerie pendant la retraite est nul, et il doit se produire de préférence sur les flancs, pour empêcher que celle de l'ennemi ne vienne fondre sur les convois et couper les colonnes.

CINQUIÈME PARTIE

SOMMAIRE. — Résumé. — Emploi futur de la cavalerie. — Conclusion.

CINQUIÈME PARTIE

SOMMAIRE. — Résumé. — Emploi futur de la cavalerie. — Conclusion.

RÉSUMÉ

Après l'exposé qui précède il est facile d'indiquer l'emploi futur de la cavalerie et l'instruction qu'elle doit avoir. Les idées fondamentales restent les mêmes qu'autrefois, mais la manière de les appliquer doit être différente.

S'il s'agit d'éclairer, il faut être sans cesse au courant des moindres mouvements de l'ennemi, et pour cela, ainsi que nous l'avons dit, la forme passive de nos avant-postes n'est plus suffisante. Des procédés plus actifs et plus intelligents sont indispensables pour opérer à temps. Ils consistent à prendre le contact loin du gros de la troupe à couvrir, et suivant les idées allemandes, ils peuvent se résumer ainsi.

Quelques cavaliers très-éloignés les uns des autres,

marchent jusqu'à ce qu'ils aient rencontré l'ennemi. Dès lors le contact est pris et on ne doit plus se quitter jusqu'à ce que le combat s'engage. A un ou deux kilomètres de ces cavaliers, se trouvent des petits groupes destinés à les soutenir en sillonnant le terrain. Ils sont détachés par des escadrons qui se maintiennent à deux ou trois kilomètres plus loin. Et enfin les régiments dont ils font partie sont eux-mêmes beaucoup plus en arrière.

Voilà pour l'ensemble du système. Quant à son fonctionnement, on se rend compte de l'importance du service confié aux cavaliers qui sont en pointe.

Il ne s'agit pas seulement d'éviter une surprise, mais de lire dans le jeu de l'adversaire, de deviner ses dispositions, sa force et ses projets futurs. Le sort des grandes opérations dépend de l'exactitude de ces rapports, et il ne peut être laissé à l'appréciation de simples cavaliers. Un officier de l'état-major général sera donc chargé de reconnaître l'ennemi, et il aura près de lui un choix d'officiers de cavalerie montés, ainsi que leurs ordonnances, sur des chevaux rapides, pour parcourir la ligne et relever les renseignements.

Après en avoir vérifié l'exactitude, l'officier d'état-major les transmet au commandement.

Ainsi gardé, toute surprise est impossible, tout mouvement de l'ennemi est aussitôt connu, et le travail du général en chef se trouve bien simplifié, puisqu'il peut combiner ses projets, les modifier et disposer ses troupes en pleine sécurité, et en prenant le temps qui lui est nécessaire.

Pour une troupe au repos et qui se garde, il est indispensable que les reconnaissances, qui franchissent les lignes d'avant-postes, pour aller au loin à la découverte, se succèdent sans interruption, en entretenant un mouvement de va-et-vient continuel; de manière que la situation ne puisse se modifier au point extrême d'observation, sans que le point de départ ne soit rapidement prévenu. Ce service tiendra sur pied un tiers de la troupe environ. Il importe qu'une instruction précise la manière de répartir également le travail, car c'est à cette condition seulement que les chevaux seront susceptibles de grands parcours sans être épuisés.

Nous ne donnons pas ici ces détails d'applications parce qu'ils feraient perdre de vue l'esquisse générale que nous traçons. Il en est de même pour le rideau à

déployer, en dispersant la cavalerie en petites patrouilles nombreuses, appuyées en arrière par des corps de soutien ; même observation pour l'occupation des villages, des villes ouvertes, des embranchements de chemin de fer, etc. par quelques cavaliers, d'abord isolés, puis se renforçant successivement.

Si nous examinions maintenant le rôle de la cavalerie pendant le combat, les faits de cette guerre nous démontrent que les charges de front (1) amènent peu de résultat, et qu'il faut se garder, pour attendre ce moment de donner, qui peut-être ne se présentera pas, d'immobiliser la cavalerie sur un point inutile. Il s'ensuit que les fractions de troupes attachées à des corps d'armée doivent l'être à titre temporaire seulement, et non d'une manière définitive, afin qu'elles puissent être déplacées sans contestation, si le terrain leur est contraire, ainsi que nous l'avons vu dans les journées du 31 août et du 1er septembre.

De tous les exemples, il ressort que le vrai rôle de

(1) Il est de la plus haute importance de se souvenir que jamais, à aucune des grandes batailles soutenues par le maréchal de Mac-Mahon la cavalerie ennemie ne s'est engagée de front. Elle a toujours été tenue en dehors de la portée des armes.

la cavalerie pendant les batailles est aux ailes en les débordant, et en prolongeant les lignes. Wœrth, Rézonville, Gravelotte, Saint-Privat sont là pour le prouver.

La cavalerie voit également s'ouvrir pour elle un horizon très-étendu, par suite de la longue portée des canons. Un rôle foudroyant écheoit à l'artillerie, si elle exécute des mouvements tournants à perte de vue pour désorganiser l'ennemi en le prenant à dos ou de flanc. Mais, dans ces marches à grande distance, l'artillerie ne peut ni s'éclairer ni se défendre, à moins d'abandonner ses pièces. Il faut donc qu'elle soit couverte par des troupes de soutien contre les surprises ou les attaques de l'ennemi. Ce rôle protecteur revient exclusivement à la cavalerie par suite de sa vitesse.

Pendant que les batteries tirent, elle n'a qu'à se tenir en dehors du rayon du feu, tout en défendant qu'on touche à ses pièces, sous peine d'avoir à faire à elle. Or, à la distance où elle agit, la cavalerie ennemie seule peut venir l'attaquer. C'est alors que la charge deviendra nécessaire, et, contre la prévision ancienne des historiens, on verra se produire souvent le choc

des masses se heurtant, comme à Rézonville. Dans ce cas, il importe de ne pas oublier que, toute chose égale d'ailleurs, les chances de succès sont pour la cavalerie pesante.

On peut donc conclure, que plus l'artillerie grandira d'importance, plus l'action de la cavalerie augmentera également, puisque ces deux armes se complètent, et que de leur union naît à la guerre une suite de mouvements combinés qui permet de tenter les coups les plus hardis.

Quel exemple plus frappant que celui des deux cents pièces de canons, ouvrant à Sedan un feu terrible sur nous, et protégées seulement par un régiment de hussards !

Notre rivale heureuse nous a montré tout le parti qu'on pouvait tirer d'une cavalerie bien menée. Imitons son exemple. Avant la guerre, beaucoup d'écrits parus en France soutenaient la thèse que la cavalerie avait perdu de son importance par suite de nouveaux engins de destruction, et qu'il fallait la réduire. Plus studieuse et plus clairvoyante, la Prusse nous laissait dire, instruisait la sienne en silence, en augmentait la proportion, et paraissait sur les champs de bataille

avec un jeu nouveau qui lui a rapporté plus que des mines d'or. Aussi, comme elle sait lui rendre hommage, et comme les gazettes allemandes l'ont exaltée à l'envi!

« S'est-on assez abusé, disaient-elles, lorsqu'on regardait comme impossible le retour des glorieux temps des Zielken et des Seydlitz. Et quelle reconnaissance ne devons nous pas à notre royal chef, pour ne pas s'être laissé arrêter par l'opposition de la droite et de la gauche, qui reculaient devant les dépenses, et pour avoir compris que, malgré les mitrailleuses et les canons rayés, il fallait augmenter la cavalerie. Aussi, il en a réuni une telle masse que le monde n'en a pas encore vu de semblable. Chacun sait bien aujourd'hui que, sans les têtes de contact (mot à mot, antennes) de la grande ligne des éclaireurs, la rapide marche en avant du prince royal en France eût été impossible.

« Qui en Prusse aujourd'hui voudrait nier l'importance de la cavalerie? Qui devant de semblables résultats voudrait donner place à l'idée de s'opposer avec une inintelligence profane (laïque) à notre budget d'armée préparé par des hommes de métier! Jetons

un coup d'œil sur l'Alsace et la Lorraine, dont la population n'est maintenue que par notre cavalerie, etc.»

A l'heure où la Prusse écrivait avec cette conviction, sous la chaude impression de l'actualité, une brochure française demandait la suppression de la moitié de la cavalerie. Voilà tout le fruit que nous avons retiré de la leçon. Elle a cependant été assez amère pour qu'on ne s'expose pas à la voir renaître.

Ce qui est indiscutable, et ce que l'on ne saurait assez dire à notre cavalerie, c'est qu'il lui faut de sérieuses études et de grandes réformes. Elle vit encore sous l'empire des règlements de 1829. Parfaits pour cette époque, ils ne répondent plus aux exigences modernes. Nous le demandons en effet : est-il admissible que lorsque l'infanterie, l'artillerie, la marine, toutes les armes enfin, ont subi pendant cette période de quarante années plusieurs transformations successives et complètes, que la cavalerie seule ait atteint d'un premier coup la perfection, et soit immuable comme le cours des astres?

Aussi, dès le début de la guerre, la faiblesse de nos différents rouages est mise en relief. Par suite du système de remonte, nous avons dû, faute de res-

sources, paritr avec des effectifs à peine suffisants pour le pied de paix; et, une fois en route, des escadrons descendus à 80 chevaux restaient sans être complétés. Donc il faut modifier et perfectionner cette branche du service. A un mode de recrutement plus étendu, devra correspondre un vaste réseau, donnant une réserve de chevaux indiquée d'avance, et assez nombreuse pour combler les vides.

Il en fut de même pour l'instruction, tant du cavalier que du cheval. S'il s'agit de celle du cavalier, à peine les hostilités ouvertes, notre armée apprend, par des revers immédiats, qu'elle a été mal éclairée et sans point de contact continuel avec l'ennemi. Exercés de préférence aux mouvements d'ensemble, nous sommes inhabiles pour les actions isolées. Ce qui nous manque, c'est l'étude approfondie du terrain, la manière rapide de lire une carte et de choisir sans tâtonner les routes les plus directes, et les sentiers qui abrégent. La cavalerie passait autrefois pour une arme qui demandait plutôt de la force corporelle qu'une vive intelligence; il n'en est plus ainsi. Cette campagne vient de démontrer que le courage n'était point tout, et qu'il nous fallait maintenant une profonde

instruction topographique, ainsi que de la ruse et de l'activité pour découvrir l'ennemi, l'épier, lire dans son jeu, et déjouer ses projets par la combinaison des nôtres. Mettons-nous donc, par la combinaison, en mesure pour préparer à l'avenir ce rôle qui nous est indispensable.

Nous obtiendrons ce résultat en cessant de faire consister le fonds de notre instruction en évolutions trop nombreuses et trop savantes. Depuis le mois de février jusqu'à l'inspection générale, autrement dit, pendant toute la belle saison, notre temps se passe en exercices d'ensemble; le reste est accessoire. Il faut évidemment qu'une troupe sache se mouvoir avec ordre et vitesse, mais le tiers des mouvements de notre ordonnance y suffit largement. Cet abus du terrain de manœuvres et cette rectitude d'exécution, apportée sur des lignes tracées et étudiées à l'avance, ont l'inconvénient de rétrécir notre liberté d'action et de nous habituer aux petites distances; tandis que le cavalier est destiné à lire dans les grands espaces, et à se porter rapidement à l'horizon lointain au moyen du cheval, qui est sa principale arme.

Quant à la puissance de ce cheval de troupe, nous

pouvons hardiment avancer qu'ayant été peu étudiée, elle est, par contre, loin d'être connue. Si nous la jugeons par les règlements qui nous régissent, et, tant qu'ils ne sont pas modifiés, eux seuls doivent faire foi, ils nous en donnent une singulière idée.

La vitesse de l'animal fut réglée d'après la portée du fusil alors en usage. Il tirait à 200 ou 240 mètres, la rapidité de l'allure fut calculée pour cette distance. On trouva même un péril imaginaire dans un galop de cette étendue, et pour ne pas essouffler le cheval, on décida que 80 mètres seulement seraient parcourus à la charge, et le reste au pas, au trot et au galop.

Chacun sait que les vitesses adoptées pour chacune de ces allures furent les suivantes :

Pas, 100 mètres par minute.
Trot, 240 —
Galop, 300 —
Charge, 150 en 20 secondes, donc 450 mètres par minute.

Comme il ne fut pas question du fond, c'est-à-dire du soutien plus ou moins prolongé des trois allures pour les pointes aux grandes distances, les chiffres précédemment cités constituent les seules données écrites

et qui n'ont pas été changées depuis quarante ans. Il faut avouer que ces renseignements ne sont pas de nature à donner une haute idée de notre puissance, à l'officier qui voudrait étudier une arme à laquelle il est étranger.

On soupçonne généralement, il est vrai, que les moyens du cheval dépassent cette limite étroite, mais alors c'est le vaste champ des hypothèses.

Les uns, se reportant aux courses fabuleuses des chevaux d'Afrique, trouvent naturel d'admettre le parcours de 120 lieues en quarante heures. Ceux qui ont pratiqué le pur sang, considèrent comme jeux d'enfant un steeple-chase de quatre milles, en sautant murs, barrières et fossés. D'autres enfin, chasseurs intrépides, parlent sans s'émouvoir de 25 à 30 kilomètres de trot et de galop non interrompus.

Entre ces merveilles de vitesse et de fond, et les chiffres platoniques de l'ordonnance, comment fixer la vérité? Sans ses chevaux, la cavalerie n'existe pas. Le cheval, voilà sa véritable arme, et de cette arme on ne connaît ni la portée ni la puissance. Dans ces conditions, qui pourrait prétendre en régler utilement l'emploi?

Si on venait dire à l'infanterie et à l'artillerie : Voici un fusil ou un canon dont les effets sont foudroyants, nous ne savons ni leurs portées ni leurs qualités balistiques, mais vous vous en servirez néanmoins; l'infanterie et l'artillerie répondraient à coup sûr : Nous n'avons que faire de ces armes, car elles nous laisseront incertains devant l'ennemi.

Telle est pourtant la situation de la cavalerie, car, nous le demandons, y a-t-il un seul ouvrage paru qui réponde aux questions suivantes (1) :

Quelle est en moyenne la limite extrême de la puissance du cheval de troupe ?

Combien de charges peut-il répéter de suite?

Que lui reste-t-il de puissance après 15, 20, 30, 40, 50, 60 kilomètres parcourus à un bon train de route?

Comment graduer sa vitesse selon la distance à franchir pour frapper le but avec toute sa force?

Quelle est l'influence du poids sur le fond et la vitesse ?

(1) Ce travail, fruit de longues recherches, était fait avant la guerre. On nous défendit de le publier.

Quels sont les effets gradués de l'augmentation de nourriture ?

. . . . . .

Le jour où ces questions seront connues et réglementées, la cavalerie aura fait un grand pas, car de même que les grandes découvertes ont introduit dans les armes des agents destructeurs d'une précision mathématique, de même elle aura régularisé sa force. Alors les généraux, sous les ordres desquels nous serons placés, sauront exactement l'appoint que nous pouvons fournir, et nous cesserons d'être pour eux souvent une gêne, et quelquefois une déception.

De toutes les considérations qui précèdent, il ressort qu'il est indispensable pour la cavalerie d'introduire des réformes dans les différentes questions qui l'intéressent, telles que : recrutement, remontes, instruction de l'homme et du cheval.

Pour ne point sortir du cadre de ce travail qui avait pour but spécial, l'historique de la cavalerie pendant cette campagne, nous traiterons séparément et en détail chacun de ces sujets.

CONCLUSION

CONCLUSION

Bien triste est pour la France l'histoire de cette campagne. Que ne pouvons-nous rayer de ses annales cette page funèbre, et ensevelir à tout jamais ces souvenirs lugubres dont les accents bourdonneront toujours à nos oreilles comme un chant des morts. Mais si l'âme est navrée des revers qui nous ont frappés, elle a le droit au moins d'être fière de notre énergie dans le malheur. Les peuples qui nous entourent ont assisté les bras croisés à ce duel sans merci, dans lequel les armes étaient si inégales, et ils se sont réjouis des blessures faites à notre orgueil national. Libre à eux!

A l'Europe au cœur blasé nous dirons : Peu nous importe votre indifférence, et regardez à votre aise, car

le spectacle en vaut la peine. Nous avons été dévastés, pillés sans pitié, brûlés sur tous les points, écrasés par une dîme de guerre sans exemple. Malgré ces désastres, notre patrie mutilée reste sans crainte et sera bientôt debout, car, des cendres qui la recouvrent, vous verrez renaître une nation plus grande que vous ne l'avez jamais connue, et de force à venger seule ses défaites imméritées.

A la Prusse si fière de ses victoires, nous donnons le conseil de méditer les souvenirs de son passé. Qu'elle se reporte en 1806, lorsque nous étions prêts pour la lutte. Elle y verra ses armées anéanties entre deux couchers de soleil; Berlin ouvrant ses portes presque au début de la guerre; Stettin, Magdebourg, se livrant sans résistance; ainsi de Spandau, de Lubeck et de tant d'autres. Et enfin Blucher ne sauvant ses troupes que par un mensonge. A ces faiblesses, nous avons répondu par l'énergie de Belfort, de Toul, de Strasbourg, de Metz, de Verdun, de Bitche et de Paris, donnant au monde le spectacle grandiose d'une capitale résolue à ne se laisser vaincre que par la famine. Nous avons donc le droit de lever la tête devant les vaincus d'Iéna et d'Overstædt, car

nous avons lutté un contre trois, même un contre quatre à Frœschwiller ; et puisque la Prusse nous a imposé des conditions barbares en abusant de son triomphe, elle n'a qu'à relire son histoire pour en déduire la leçon qui l'attend le jour si ardemment désiré, où nous nous retrouverons sur les champs de bataille à nombre égal.

Préparons-nous donc, en nous mettant tous à l'œuvre, sans parti pris et avec une généreuse émulation. Demandons au travail les qualités qui nous manquent, et réunissons-nous pour reconstruire l'édifice écroulé. Après l'horrible désastre que la France vient d'éprouver, nos cœurs ne peuvent avoir qu'une pensée et qu'une ambition, celle de relever et de venger notre cher pays si cruellement abattu.

Bon courage et confiance dans l'avenir, telle est notre devise, car elle nous donnera bien sûr une revanche éclatante !

FIN

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION..... 1

PREMIÈRE PARTIE

ARMÉE DU RHIN.

I. Passage du pied de paix au pied de guerre..... 3
II. Positions de combat..... 7
III. Prélude des hostilités..... 11
IV. Cavalerie divisionnaire..... 15
V. Combat de Wissembourg..... 19
VI. Bataille de Frœschwiller..... 23

DEUXIÈME PARTIE

ARMÉE DE METZ.

I. Journée de Spicheren..... 49
II. Retraite sur Metz..... 51
III. Bataille de Rézonville (16 août)..... 59
IV. Observations sur l'emploi de la cavalerie à Rézonville.. 83
V. Bataille de Gravelotte (18 août)..... 89
VI. Attaque des lignes de Sainte-Barbe..... 93

TROISIÈME PARTIE

I. Composition de l'armée..... 103
II. Marche sur Reims et de Reims sur Sedan..... 107
III. Combat de Buzancey..... 115
IV. Combat de Beaumont..... 119
V. Journées de Sedan (31 août-1er septembre)..... 125

QUATRIÈME PARTIE

I. Rôle avant le combat..... 149
II. Rôle pendant le combat..... 159
III. Rôle après le combat..... 173

CINQUIÈME PARTIE

Résumé — emploi futur de la cavalerie 179
Conclusion..... 197

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

POISSY. — TYPOGRAPHIE S. LEJAY ET Cie.